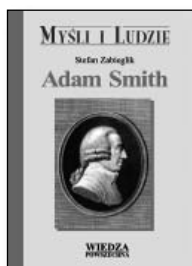


**BIULETYN POLSKIEGO TOWARZYSTWA
JĘZYKOZNAWCZEGO
BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ POLONAISE
DE LINGUISTIQUE**

ZESZYT I — FASCICULE I

KRAKÓW 1927

**SKŁAD GŁÓWNY GEBETHNER I WOLFF
WARSZAWA — KRAKÓW — LUBLIN — ŁÓDŹ — PARYŻ —
POZNAŃ — WILNO — ZAKOPANE**

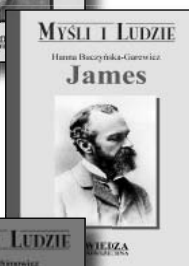
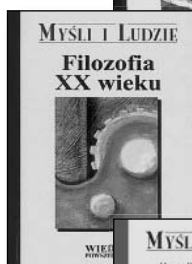
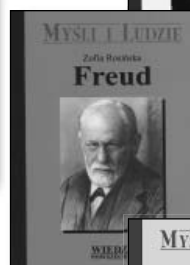
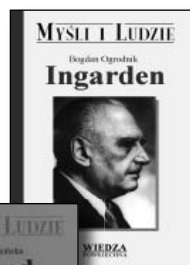
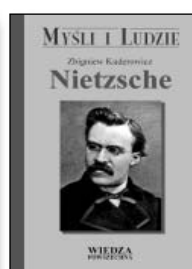
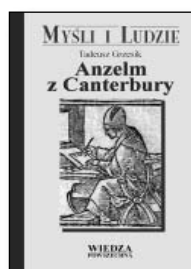
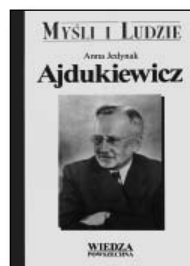


MYŚLI I LUDZIE

45 LAT SERII

Seria wydawana od 1960 r.
prezentuje sylwetki i poglądy wybitnych myślicieli,
głównie filozofów, ale także socjologów,
pedagogów, psychologów.

Każdy tom zawiera krótką monografię myśliciela,
kierunku lub szkoły i wybór najbardziej
reprezentatywnych dla nich pism.

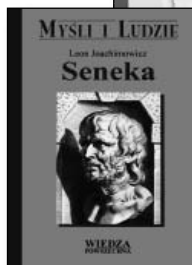
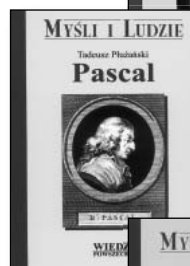
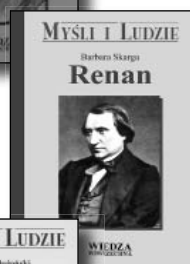


W PRZYGOTOWANIU

Agnieszka Kijewska
ERIUGENA

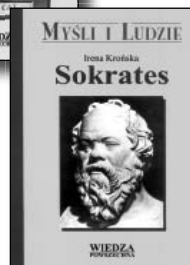
Mirosław Chałubiński
FROMM

Krystyna Świącicka
HUSSERL



**WIEDZA
POWSZECHNA**

PAŃSTWOWE WYDAWNICTWO
WIEDZA Powszechna
ul. Jasna 26, 00-054 Warszawa
e-mail: info@wiedza.pl



**BIULETYN POLSKIEGO TOWARZYSTWA
JĘZYKOZNAWCZEGO
BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ POLONAISE
DE LINGUISTIQUE**

ZESZYT I — FASCICULE I

KRAKÓW 1927

**SKŁAD GŁÓWNY GEBETHNER I WOLFF
WARSZAWA — KRAKÓW — LUBLIN — ŁÓDŹ — PARYŻ —
POZNAŃ — WILNO — ZAKOPANE**

La langue, sa nature et son évolution.

Messieurs,

Appelé à l'honneur de Vous faire une conférence, j'ai longtemps hésité. Etranger, éloigné de mon milieu et des sources de mon travail, privé de mes notes personnelles, comment oser m'adresser à un auditoire devant lequel, même avec tous les moyens de me préparer à fond, je ferais toujours figure d'un candidat devant un jury d'examen. Au surplus, j'ai dû choisir un sujet très général, ce qui a multiplié au centuple les difficultés de ma situation, puisque ma conférence ne portera, forcément, que sur un petit nombre de faits connus, débordés par de nombreuses lacunes que, d'ailleurs, Vous comblez aisément par tout ce que vous connaissez aussi bien, et bien mieux, que moi. J'ai fait ce que j'ai pu. Il ne me reste qu'à vous prier, Messieurs, de juger avec indulgence la façon dont j'aurai lié entre elles les lacunes, inévitables dans un tel exposé, au moyen de faits connus.

I.

1. Commençons par une définition. Si l'on demandait à quelqu'un, qui n'est pas linguiste, ce que c'est que la langue, il répondrait probablement: »la langue est un des moyens par lesquels nous exprimons nos pensées«. Et peut-être ajouterait-il, après réflexion: »et nos sentiments«. Mais nos pensées et nos sentiments ne sont que les éléments de notre esprit (de notre ψυχή). Et il est incontestable que la langue, tout imparfaite qu'elle soit, en est le reflet le plus fidèle et le plus exact. Selon la terminologie philosophique, l'on peut dire ici que les pensées et les sentiments constituent le fond, et la langue la forme.

* Cette conférence a été destinée à être faite à la Société de Linguistique de Paris.

Mais l'esprit humain, nous le savons, peut s'exprimer en des formes diverses. Un pas suffit pour nous faire passer, par le chant, de la langue à la musique. C'est aussi une des formes par laquelle s'exprime notre esprit ou, en serrant de plus près, c'est la forme que prennent les éléments émotionnels qui, à un moment donné, y prédominent. Il en est de même pour tous les autres arts. Tous, ils révèlent le besoin inné à l'homme d'exprimer ce qu'il éprouve. Mais si, par le besoin qu'a l'homme de s'exprimer, la langue, en tant que forme de son fond psychique, touche de près aux arts et à la création artistique, subjective et individuelle, — d'autre part, grâce au besoin qui pousse l'individu à communiquer et à s'entendre avec le dehors, besoin social fondamental, — la langue se trouve en connexion étroite avec toutes les autres manifestations de la vie sociale. C'est qu'en effet toutes les institutions sociales ne sont autre chose que des moyens d'extérioriser l'esprit humain, tout aussi caractéristiques que la langue et les arts. Ce sont d'ailleurs toutes choses bien connues et souvent répétées. Inutile donc d'insister. Il serait de même superflu de dénoncer l'étroitesse de conception d'un Whitney qui, autrefois, n'a vu dans la langue qu'une institution sociale ou, plus récemment, d'un Croce qui n'y découvre qu'une expression à l'origine purement émotive.

Si donc l'esprit humain peut s'exprimer sous des formes diverses, il est nécessaire de donner de la langue une définition plus précise. Qu'il nous suffise pour le moment, sans entrer dans de longues explications, de fixer en termes brefs que la langue est une forme phonique et articulée de notre fond psychique. Cette définition distingue nettement la langue aussi bien de la musique qui, elle aussi, se manifeste par le son, que de toutes les autres expressions de notre esprit, soit artistiques, soit sociales.

2. Il existe encore d'autres définitions de la langue. Ce qu'on en dit le plus souvent, c'est qu'elle est »un système de signes«. C'est surtout dans ces dernières années qu'on le répète couramment, depuis que cette définition fut introduite dans le *Cours de linguistique générale* par De Saussure, dont ses élèves ont fait une édition posthume d'après des notes insuffisantes. Cette définition, évidemment, peut bien aussi valoir, à condition de ne pas nous laisser désorienter par les mots dont elle se

compose. Mais, hélas! la formule »un système de signes«, si fréquemment employée, s'est adaptée à une signification si particulière, qu'appliquée à la langue, elle en dévoie le sens et n'engendre que confusion. De Saussure soutient que »la langue est un système de signes exprimant des idées et, par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc. etc.; elle est seulement le plus important de ces systèmes« (p. 33). Le signe linguistique obéit, selon De Saussure, à deux principes, tous les deux d'égale importance. Ce sont: le principe de l'arbitraire du signe et le caractère linéaire du »signifiant«. Mais il apparaît que c'est ce second principe qui distingue la langue, par opposition aux »signifiants« visuels, tels par ex. les signaux maritimes. Ainsi la comparaison de la langue à un système de signes s'arrête brusquement, et cela, sur un des deux principes fondamentaux, dont »les conséquences sont incalculables«. Cette opposition est facile à creuser. Les mots »système de signes« sont loin de rendre la continuité et l'irréductibilité des rapports qui existent entre la langue et le fond psychique. La langue n'a pas de commencement; elle remonte dans un passé aussi lointain que la vie elle-même. Et tout ce que prétendent De Saussure et d'autres sur »l'arbitraire du signe« ne peut annuler le simple fait, qu'un système de signes est l'oeuvre aisée d'un accord concerté et qu'on peut le changer radicalement du jour au lendemain. Mieux encore: il peut exister deux systèmes de signes différents pour un seul et même sujet, tels par ex. plusieurs alphabets, pour une même langue. Mais c'est là quelque chose d'impossible à concevoir dans le rapport entre la langue et le fond psychique. C'est quelque chose qui s'oppose fondamentalement et irrévocablement à ce rapport. Une dernière observation enfin, pour ne pas m'engager dans une polémique inutile en ce moment. Les mots »système de signes« insistent sur les éléments intellectuels et, ajoutons le, déjà fort différenciés, de notre fond psychique. De Saussure lui-même parle à une ou deux reprises de »signes distincts correspondant à des idées distinctes« (p. 26). Passe encore, à la rigueur, pour lui, car le savant genevois effleure à peine le côté affectif de la langue; d'ailleurs tout ce *Cours* n'est que fragmentaire. Mais per ex. M. Delacroix, qui aborde en plein le rôle de l'affectivité

dans la langue, remarque d'une manière tout explicite: »Pour s'élever à l'usage des signes, ne faut-il pas s'abstraire jusqu'à un certain point de l'affectivité; entrer dans le monde des abstraits, faire servir l'intérêt à se désintéresser?« (*Le langage et la pensée*, p. 280). C'est parfaitement vrai; aussi la langue n'est-elle pas »un système de signes comparable à l'écriture ou aux signaux militaires«. Tous ces systèmes-là, y compris l'écriture, ne constituent qu'un succédané imparfait de la langue. L'idée de signe attire involontairement l'attention sur ce qu'il y a de fixe dans la langue, grâce à l'automatisation de la forme. J'ai l'impression que c'est de là que dérivent plusieurs principes de De Saussure, qui ne se laissent soutenir théoriquement que dans une mesure fort relative. J'en parlerai encore plus loin. Par ailleurs, il n'est guère possible d'assimiler à »un système de signes« les institutions sociales, et cela devient franchement absurde dès qu'il s'agit des beaux-arts. La langue, par contre, s'apparente par son essence aux uns et aux autres. Comme eux, elle est la forme d'un fond psychique. Pour changer un alphabet, il suffit d'un arrêté ministériel. Mais pour changer la langue d'une nation, il faut commencer par lui changer son âme. La forme ici ne peut, par définition, se détacher du fond.

3. Nous nous en tiendrons ainsi à la définition que la langue est la forme de notre fond psychique. Mais je viens de dire que ce fond se compose d'éléments intellectuels et émotionnels. Et la volonté, qu'en faisons-nous? Dans ces dernières années, il est assez admis de nommer la langue »un instrument d'action«. M. Charles Bally s'avance même fort loin sur ce terrain. Il constate que »dans une conversation poursuivant un but pratique, les récits, les explications et les descriptions du sujet ne sont pas purement narratives (sic! nonobstant les récits), explicatives ou descriptives; ce sont de véritables actions, et toutes visent un but pratique« (*Le langage et la vie*, 1926, p. 35). Souvent, trop souvent, M. Bally attribue à la langue elle-même ce qui ne résulte que des circonstances dans lesquelles nous discouons. J'aurai encore à m'occuper de ses opinions. Je tiens pourtant à protester ici formellement contre cette confusion entre des faits de nature distincte. Dans la langue, la volonté ne se révèle pas directement. Elle n'est capable de s'exprimer que par des actes de volonté, c'est à dire, tout bon-

nement, par des actions. Au »je pense«, — on répond: »parle«. Au »je sens«, — on peut répondre: »parle«, ou bien: »chante, joue«. Mais au: »je veux«, — il n'y a qu'une réponse: »agis«, à moins que l'on n'y ajoute: »et tais-toi«. Néanmoins, la volonté a des rapports étroits avec les éléments affectifs, dont elle est à coup sûr moins distante originairement que des éléments intellectuels. Et puis, tous ces éléments psychiques ne se détachent les uns des autres que par l'analyse scientifique. En réalité, ils se présentent tous ensemble, groupés et dépendant réciproquement les uns des autres. La volonté peut donc se faire connaître indirectement par la langue, mais seulement indirectement. De là cette confusion, qui s'explique encore en partie comme une réaction contre le fait que l'ancienne science linguistique passait sous silence, non seulement la participation de la volonté, individuelle et partielle, mais encore le rôle prépondérant de l'affectivité dont nous allons tout de suite parler, dès que nous aurons à développer, en l'examinant de plus près, notre propre définition de la langue. Je ne mentionnerai qu'en passant la théorie de Ginneken, qui oppose la volonté à l'automatisation, me réservant d'annoncer mon opinion à son égard dans la dernière partie de cette conférence, en traitant succinctement de la part de l'automatisation dans le développement de la langue.

4. Cependant, pour bien saisir le rapport fondamental qui unit la langue à l'esprit, il faut commencer par déterminer brièvement la différence qui sépare la forme du fond. C'est une différence profonde et qui remonte au principe des choses. Elle est à la source de tout ce qu'il est possible de dire de la langue. Cette différence, la voici: le fond est vivant, la forme est morte, inerte. Etre vivant, c'est être soumis à de continuels changements dont la cause première nous est inconnue et nous laisse, nous autres linguistes, indifférents. Etre mort, c'est subir des changements imposés par une cause connue. Tel est justement notre cas. Le fond psychique change sans cesse, en un mouvement continu, mais indépendamment de la forme, en tant que forme; en relation donc avec celle-ci, il ne se modifie que par lui-même. La langue, par contre, forme phonique et articulée, ne subit de changements qu'en dépendance de ceux du fond vivant. La langue est toujours morte, et si nous parlons

de langues vivantes, c'est par une extension abusive du sens du mot »vie«, ce qui nous est bien permis, mais qui n'est pas strict. Quant à ce que nous appelons, au sens étroit, une langue morte, ce n'est plus, à proprement parler, une langue; c'est une transformation dérivée, fragmentairement conservée grâce à l'écriture, et parfois aussi grâce à la mémoire. Cette langue peut même être parlée, elle peut même inspirer des oeuvres d'imagination, mais même alors elle ne possède qu'autant de vie que, mettons, Napoléon sur la scène. Le rouleau du phonographe peut bien saisir et fixer à jamais cette forme phonique et articulée, comme il le fait de nos jours pour les langues française, polonaise et les autres. Mais aux jours lointains où il n'y aura plus ni Français, ni Polonais, le phonographe redira perpétuellement les mêmes choses, c'est-à-dire un fragment saisi et fixé d'une forme morte, de ce que sont ces langues aujourd'hui.

Cette différence entre les changements du fond, indépendants, et ceux de la forme, dépendants, possède une haute portée. C'est elle qui, en dernière analyse, permet de comprendre, non seulement le développement, mais plus encore, le rythme interne du développement de la langue, ce dont nous reparlerons lorsque nous traiterons à son tour du rôle des facteurs, individuel et social, dans la langue. Mais dès à présent, nous ne pouvons nous dispenser de faire quelques observations de nature générale. La psychologie élémentaire nous enseigne qu'il règne, dans le système des éléments psychiques, un mouvement continu. Et d'autre part, l'expérience élémentaire nous apprend que longtemps la langue demeure, ou semble demeurer, à peu près stationnaire. Il nous faut reculer assez loin pour apercevoir quelque changement. Rien de plus naturel. Même si nous admettons, logiquement, que tout changement dans le fond doit trouver son correspondant dans la forme, il nous faut aussitôt limiter ce principe, en y ajoutant changement conscient. Or, nous savons que des changements infiniment légers, tels que ceux auxquels nous avons affaire ici sur une grande échelle, ne se laissent ressentir et reconnaître que longtemps après, alors que la différence est devenue suffisamment sensible. Nous savons ensuite que l'action même de parler, comme toute action fréquemment réitérée, subit à la longue, à un certain degré, une assez forte automatisation. Si je ne craignais de commettre

un néologisme par trop barbare en français, je dirais volontiers »mécanisation«, afin d'éviter la suggestion dissimulée sous le pronom *αὐτός*. Donc aussi longtemps, et en tant, que notre fond s'exprime sous une forme automatisée, c'est-à-dire mécanisée, aussi longtemps et autant change-t-il derrière ce voile sans que nous nous en apercevions. Le principe demeure: tout changement dans la forme est précédé d'un changement correspondant dans le fond. Mais le changement de forme ne se trouve pas immédiatement entraîné par celui de fond, comme la surface de la mer par le moindre souffle du vent. La forme reste toujours quelque peu en arrière et ne suit que fort capricieusement les changements survenus dans le fond. Toujours, entre les deux, il existe un certain écart. A mesure que nous en éprouvons le besoin (nous insisterons encore sur ce point), nous faisons effort pour combler cet écart. Mais le fil renoué sur un point se rompt aussitôt sur un autre, sur un troisième, un centième. Nous le rattachons sur un deuxième, un dixième point, et voilà que tout à coup le premier a lâché. Impossible d'arriver à un accord parfait, car alors, ou le fond peu à peu glisserait à la mort, ou bien la forme deviendrait vivante: ce qui, l'un comme l'autre, est irréalisable.

5. Plaçons ici une remarque en passant. Du moment que la langue change sans cesse, et désormais nous en sommes tous convaincus, la subdivision de la linguistique en synchronistique et diachronistique a perdu sa raison d'être. En effet. Nous pouvons lui reconnaître quelque valeur, mais uniquement à un point de vue pratique. Pratiquement, oui, nous ne pouvons nous passer d'admettre certains états de langue, auxquels il nous faut attribuer une certaine durée relative, sans égard aux changements qui ont alors lieu. Ce point de vue peut même se justifier par la différence de mesure dans le mouvement de la forme, par rapport à celui du fond. Mais cette considération n'est qu'essentiellement pratique, et je ne sais ce qu'elle peut avoir de commun avec la linguistique générale. Pour justifier la subdivision en question, De Saussure affirme que la linguistique, de même que l'économie politique, a affaire avec »un système d'équivalences entre des choses d'ordre différent«. Il s'ensuit qu'il y faut introduire »la notion de valeur«, et considérer ce système sous un double point de vue: »de l'axe des simultanée-

tés et de l'axe des successivités». Laissons en repos l'économie politique. Elle commence à se débarrasser heureusement de la notion de valeur, notion confuse et dont on ne sait trop ce qu'elle prétend déterminer. A mon avis, cette subdivision de De Saussure, admissible en pratique, n'eût pas été érigée en principe théorique, sans la définition de la langue comme «un système de signes», ce qui attire, l'avons-nous dit, l'attention sur ce qu'il y a de fixe dans la langue même, en dépit du fond qui ne s'arrête pas de changer. La linguistique synchronistique peut être comparée aux photographies des nuages. Elles sont utiles? Je le veux bien. Sous réserve que la science météorologique n'a pas pour but d'enseigner — à photographier les nuages.

6. Avant de continuer, récapitulons, pour la clarté de l'exposition, les points que je considère comme acquis:

la langue est la forme, phonique et articulée, du fond psychique;

la langue se développe, en tant que forme morte d'un fond vivant qui l'adapte à ses besoins;

à tout changement dans la langue, correspond un changement antécédent dans l'esprit; mais tous les changements qui surviennent dans l'esprit ne doivent pas, ni même ne peuvent se refléter dans la langue; aussi celle-ci, toujours en retard, possède-t-elle une durée relative qui lui permet de remplir un rôle social en servant de point d'appui au développement de l'intelligence humaine.

Voilà, Messieurs, les résultats acquis à l'heure actuelle. Vous le voyez, ils sont déjà connus et ont été plus d'une fois formulés, quoique en termes quelque peu différents.

II.

1. Ce fond psychique, dont la langue est l'expression, n'est pourtant pas tout uni, mais se différencie en éléments intellectuels et éléments émotionnels. Il convient donc d'examiner les proportions dans lesquelles ces éléments s'extériorisent dans la langue. C'est là une question de première importance. Les éléments intellectuels consistent, selon ce que nous enseigne la psychologie, en impressions, en représentations et en concepts. Les impressions, étant les éléments les

plus simples, ne s'expriment pas dans la langue telles quelles, séparément et systématiquement. Aussi ne nous en occuperons-nous pas. Les concepts, d'autre part, ne sont, à proprement parler, rien autre que les représentations les plus générales, dépouillées de toute marque individuelle. Ils sont le résultat d'un travail intellectuel indépendant, en grande partie, de la langue, car il s'opère avec une forte automatisation de la forme. Les concepts sont le résultat d'une synthèse, qui a plus d'importance pour l'avancement intellectuel que la différenciation, mais s'accomplit en dehors de la langue, quoique par son intermédiaire. Nous n'arrivons à un concept quelconque, celui par ex. de »triangle« ou celui d'»amour«, qu'à la condition d'écarter soigneusement, l'une après l'autre, toutes les représentations concrètes, de plus en plus dissemblables entre elles, qu'éveillent en nous les mots de *triangle* ou d'*amour*, sans nous arrêter à leur sens affectif. Un homme cultivé et instruit acquiert une grande facilité à former des concepts, car le progrès intellectuel s'élève des représentations aux concepts; mais il ne peut en faire part à ses semblables que beaucoup moins facilement qu'on ne croit. Ce qu'on appelle une définition, surtout la définition classique: »per genus proximum et differentiam specificam«, n'épuise guère tout le sens d'un concept, et quant aux concepts généraux et abstraits, rien n'est plus difficile, pour ne pas dire impossible, que de les définir. Si l'on énonce les mots: »parallélépipède en fer du poids d'un kilo«, on suscite exactement la même représentation dans l'esprit de tous les auditeurs. Mais on n'en viendra plus guère à bout avec un mot tel que: »la vie«. Tel ou tel en citera une définition philosophique, apprise autrefois; d'autres, à force de vouloir expliquer, cesseront bientôt de s'entendre. C'est là un exemple extrême, touchant à des concepts abstraits, toujours teintés de subjectivisme. Mais il en est de même pour tous. Même ceux dont on peut donner les définitions les plus strictes, comme, mettons, les concepts géométriques que le facteur subjectif est incapable de teinter de façon appréciable, même ceux-là ne peuvent être suscités en autrui directement, mais seulement par l'intermédiaire des représentations dont ils ont surgi; nous ne parlons évidemment pas des spécialistes, ceux-ci faisant un usage automatique de leur terminologie particulière. La langue est dans

la même situation que les arts plastiques, auxquels elle est apparentée par l'expression. Ni sur la toile ni dans le marbre, on ne peut exprimer le concept soit du triangle, soit de l'amour. On ne peut exprimer que la représentation qui conduit à ces concepts. Rappelons par ex. *l'Amor sacro e profano* du Titien. La langue, elle aussi, ne reflète directement que des représentations. Elles seules sont ces éléments intellectuels qui s'expriment dans la langue directement et totalement. Elles sont, dans une grande mesure, communes à tous les individus qui parlent la même langue, malgré l'abîme qui peut séparer leurs intelligences. Et ce n'est que grâce à l'automatisation de l'acte de la parole que, derrière le voile de mots identiques, peut s'accomplir le travail cérébral qui, par les concepts, nous élève aux plus hauts sommets accessibles au progrès de l'humanité. Voilà comment le fond tire profit de la forme. Mais la forme, par elle-même, n'exprime que des représentations, et c'est pourquoi, en traitant du rôle des éléments intellectuels dans la langue, je n'aurai en vue que les représentations.

2. Et les émotions? Tout d'abord, sans entrer dans de plus amples explications, je dirai brièvement que, par éléments émotionnels, j'entends tous les éléments psychiques qui, en dehors des éléments intellectuels, s'expriment dans la langue. Parmi eux se trouveront, non seulement les sentiments complexes et développés, mais, au premier plan, toutes ces manifestations subjectives qui se traduisent par une certaine insistance, une certaine importance attachée au sujet, un certain degré d'appréciation, etc. Ceci suffit au linguiste, car la linguistique ne s'intéresse pas, comme la psychologie, à l'analyse des émotions ni à leur classification, toujours incertaine. Ce qui nous préoccupe c'est la relation, dans la langue, des éléments émotionnels avec ceux dits représentations. Apparaissent-ils isolément et séparément? S'expriment-ils dans une mesure égale ou différente? Quel rôle remplissent-ils dans le développement de la langue?

Avant tout: isolément, ils n'ont aucune valeur. L'analyse psychologique seule peut séparer les représentations des émotions. Elles roulent emportées par un courant unique qui, de même que le fleuve d'Héraclite, ne se retrouve jamais deux fois le même. Chaque instant de notre conscience est déterminé

par un ensemble mobile de représentations et un accord mouvant d'émotions lesquelles, de leur début à leur fin, et sans fin, parcourent les fils des associations, tantôt lisses et unies, tantôt soudaines et imprévues, pour aboutir toutes ensemble aux moments et aux points où se concentre l'attention. Mais à chaque instant, dans cet état de conscience complexe, il y a certains éléments qui se poussent en avant, c'est-à-dire qui deviennent dominants.

Or, dans notre langue à nous, gens cultivés, ce qui domine le plus souvent, ce ne sont guère les émotions, mais bien les représentations et même les concepts, sauf des certaines restrictions qui résultent de ce que nous venons de dire. J'insiste expressément sur ce point, vu les opinions qui tendent à se généraliser actuellement. Les observations de M. Bally sur le rôle de l'émotion dans la langue sont pour la plupart très fines et très justes. Leur seul défaut est de considérer la langue en rapport avec la situation totale dans laquelle nous parlons. Considération juste, en tant qu'il s'agit du rôle de la langue dans la vie. Mais erronée, quand il est question de sa nature même. Pour déterminer exactement ce que la langue exprime, il faut faire abstraction de ce qu'exprime la situation, et ne pas confondre l'une avec l'autre. Le fait que l'action de donner un nom s'accomplit toujours selon les indices révélés par les représentations, témoigne à l'appui de ma thèse. Elles sont les seules qui se laissent saisir et définir, la définition étant précisément une fonction intellectuelle, par conséquent homogène. Elles seules sont également communes à tous les membres d'un groupe social, ainsi qu'à l'individu à tous les moments de son existence; et elles seules, enfin, ne changent pas, alors que changent, avec la situation, les éléments émotionnels. M. Bally d'ailleurs comprend parfaitement ce rôle de la situation (*Le langage et la vie*, p. 144); chose d'autant plus surprenante, qu'il se laisse à ce point entraîner par elle. Ni la logique, ni la géométrie n'ont à se plaindre de la langue. Mais les poètes lyriques s'en plaignent à grands cris depuis que le monde existe, car ils veulent nous dire leurs émotions, et à chaque mot qu'ils saisissent, les représentations, compagnes inséparables, s'avancent en même temps. La difficulté de l'expression émotionnelle consiste précisément en ce que la langue, telle

que nous la possédons aujourd'hui, n'est pas un instrument à sa mesure. Et c'est pourquoi l'émotion pure se sert souvent de la langue à tort et à travers. Elle jure par Dieu ou par le diable. Elle peut même, tout bonnement, grincer des dents ou assener des coups de poing. Tout cela ensemble n'a pour ainsi dire rien de commun avec la langue. Mais qu'un brutal jure par Dieu ou le diable, chacun de ces mots correspond dans son for intérieur à une représentation absolument distincte et strictement définie, la même que dans l'esprit d'un dévot. Une fois l'émotion passée, ces représentations en reviennent à leur rôle normal.

Donc normalement, notre langue par elle-même, et abstraction faite de la situation, exprime des représentations, et les émotions, qui en sont inséparables, déterminent ce qu'on appelle le »ton affectif«. Ce »ton affectif«, de nature très variable, est en général assez faible. La situation peut bien le colorer et l'intensifier plus ou moins fortement, mais toujours passagèrement. Cette coloration et cette intensité passagères peuvent même durer, selon les individus, assez longtemps, mais ce sont des détails dans lesquels ils nous serait oiseux d'entrer. Le fait que normalement, sans tenir compte du rôle changeant de la situation, ce sont les éléments intellectuels qui dominent dans la langue, explique pourquoi les anciens linguistes, dans le courant de tout le XIX^e siècle, en ont passé sous silence le côté affectif. Ils édifièrent le monument scientifique de la signification des mots, par conséquent de leur contenu, en ne considérant que les représentations. De nos jours, nous comprenons difficilement cette partialité de vue, tout en la justifiant sans peine. Du reste, de nos jours encore, on peut admettre les paroles de Schiller, que les savants dépècent avec leur scalpel les cadavres linguistiques, mais que la langue vivante leur échappe.

3. Nous distinguons donc, dans le fond psychique, deux parties. Les éléments intellectuels, en lesquels consiste le sens propre des mots, et les éléments émotionnels, qui en forment le ton affectif. Nous allons voir bientôt que les uns et les autres peuvent se subdiviser avec plus de précision encore. Nous dirons aussi quelques mots du rôle qui incombe, dans le développement de la langue, au ton affectif. En attendant, il nous

faut faire mention des procédés dont ce dernier se sert quand il gagne en intensité et tend à se révéler avec force sous forme orale. Le ton affectif est un facteur subjectif, et plus il est intense, plus il devient conscient. Cela résulte de sa nature même. Mais ce qui en résulte encore, c'est qu'il est rebelle à toute automatisation. Dès qu'en effet la forme orale s'automatise, aussitôt le ton affectif qui lui est particulier s'affaiblit et descend presque à zéro. Chaque fois, en revanche, que le ton affectif cherche à se manifester nettement, il faut nécessairement anéantir l'automatisation plus ou moins avancée de la langue. On n'y parvient qu'en y introduisant quelque chose de nouveau. Il existe ainsi deux innovations purement expressives, c'est-à-dire qui, sans rien changer aux représentations elles-mêmes, mettent en relief le ton affectif intensifié, très variable d'ailleurs et mis au point, dans chaque cas, par la situation. C'est, en premier lieu, de prolonger à dessein, de faire traîner, de répéter, etc., ce qui exprime parfaitement l'insistance, la plus grande importance, la façon primitive d'appréciation supérieure, etc. En second lieu, toute espèce d'inversions volontaires, qui sont un procédé tout aussi simple que naturel d'affaiblir l'automatisation sans intervertir le sens. Ces deux procédés peuvent s'assimiler à des moyens semblables d'attirer l'attention des lecteurs de petites annonces, soit par l'agrandissement des lettres majuscules, soit par la répétition des mêmes mots, soit par l'impression de caractères latéraux ou à rebours, et ainsi de suite.

Ces deux rubriques embrassent l'échelle infinie des procédés de pure expression affective. Dans la première rentrent: toute prolongation de voyelles, celles-ci s'y prêtant plus facilement à cause de l'amplification de la voix; rappelons-nous seulement les innombrables prolongations caressantes adressées aux enfants et répétées par eux. Ensuite, ce qu'on appelle redoublement de consonnes, fréquent dans les diminutifs caressants de noms propres. Les exemples abondent. Puis, toutes les ré-duplications de syllabes entières. Il est de toute évidence que ceux de ces changements qui ne se perdent pas, mais se fixent à demeure, subissent à leur tour l'automatisation. Aussi dans la réduplication, connue comme catégorie grammaticale, les conditions primitives sont-elles déjà à peu près effacées. On peut

néanmoins en citer des exemples frappants, tels que les *intensiva* dans le sanscrit et dans l'Avesta; ou la seconde classe de verbes dans l'arabe et autres langues sémitiques. Enfin la reduplication la plus avancée, ou répétition de mots tout faits, est aussi un moyen d'expression émotionnelle. Ici se rangent les séries de synonymes, procédé de style des plus connus. Les exemples ne se comptent plus.

La seconde rubrique embrasse toute la gamme des inversions, à commencer par les innombrables altérations de l'ordre normal, c'est à dire automatisé, de la place occupée par les mots, ce que connaissent déjà les manuels scolaires. Et aussi les fréquentes mutations d'accents, comme l'accent emphatique, étudié dans les manuels de phonétique. Il existe là-dessus une étude très intéressante de M. Agrell, sur l'accent instable dans le verbe russe, étude fondée sur des matériaux parfaitement contrôlés et qui n'a peut-être pas été suffisamment appréciée. Je ne puis parcourir ici tout le domaine qu'embrasse cette rubrique. Il suffit de le signaler. Ici aussi d'ailleurs la sus-dite automatisation embrouille les fils. Par ex. comme il est difficile, voire même impossible, de les débrouiller et de les soumettre à une règle, en ce qui concerne la place de l'adjectif dans la langue polonaise. C'est qu'aussi on commet une grosse erreur en cherchant à fixer dans des règles tous ces faits qui, de par leur principe même, sont indociles à la règle. Il suffit de connaître ce principe, et d'indiquer dans ses lignes principales le degré de l'automatisation. Un bon écrivain arrive toujours, nous le savons, à la vivifier, et possède ainsi un moyen d'expression dont les autres langues sont privées.

Tels sont donc les deux procédés d'expression purement affective, sans altération du sens, c'est à dire de la représentation. Il y a encore d'autres moyens de souligner le ton affectif, mais ceux-là impliquent certaines modifications du sens, avant que n'arrive, évidemment, l'inévitable automatisation. Une de ces catégories, au coloris affectif fortement marqué, ce sont, par ex., les diminutifs; mais comme le nom même le donne à entendre, il y a ici une différence dans la représentation, comparativement au non-diminutif. Dans toutes les catégories de ce genre, le ton affectif a commencé par se localiser dans une partie du mot, puis s'est propagé par voie d'ana-

logie. Ici rentre également le renouvellement du répertoire des mots, par introduction de mots nouveaux, plus expressifs. Avant que *testa*, au lieu de *caput*, ne se fût automatisée, elle comportait aussi une différence de représentation, toute légère qu'elle fût. Ce n'était pas l'expression pure, comme dans les deux rubriques ci-dessus. Il serait désirable, pour passer tous ces cas en revue, que l'on composât une monographie consacrée à l'affectivité dans la langue. Le sujet attend qu'on l'étudie systématiquement. Les observations de M. Bally, faites presque toujours au point de vue de la stylistique, sont loin d'épuiser la question.

5. Revenons-en pour un instant au fond psychique, dans son union avec la forme phonique. Les représentations et le ton affectif dont nous avons parlé sont indépendants de la forme, sont extérieurs à la langue. Mais la forme elle-même n'a-t-elle pas de corrélatifs dans le fond psychique? Elle en a certainement; elle ne peut en avoir. Le sens des mots (nous nous en tiendrons aux mots, pour simplifier) dépend donc du concours des représentations et des émotions suscitées par l'objet auquel ils se rapportent, plus encore d'autres, suscitées par ce que le mot est, en tant que forme phonique. Ce sont des représentations de mouvement, d'ouïe et de vue, provoquées, les premières et les deuxièmes, par l'articulation et la perception d'impressions auditives, et les troisièmes, chez les gens lettrés, par l'action de lire et d'écrire. Ces représentations s'accompagnent d'un certain ton affectif résultant du son des mots, de leur liaison avec d'autres, etc. Mais ces représentations, aussi bien que ce ton, sont assez faibles et, normalement, ils ne dominent jamais. Pourtant, ils peuvent dominer. Cela arrive surtout chez les artistes, obligés de soigner la forme intrinsèquement aussi, et non seulement pour le fond qu'elle exprime. L'on a observé que l'artiste est d'autant plus soigneux de la forme qu'il est moins immédiatement créateur. Aux époques où l'inspiration créatrice tarit, apparaît une poésie ingénieusement élaborée, subtile, d'une richesse surabondante d'ornements, mais sans âme. Alors prédomine dans les oeuvres le formalisme, peut-on dire. Cette poésie-là, si l'on ose encore lui donner ce nom, ne peut satisfaire que des esprits exagérément intellectualisés, ou des cabotins. Ou bien elle marque le déclin.

d'une civilisation, ou elle finit par provoquer une réaction énergique, qui consiste à ranimer la forme par un souffle puissant d'expression nouvelle, faisant fi des déclamations de l'art pour l'art. Mais ces questions-là ne se rattachent que de loin à la linguistique.

Disons à présent, serrant la question de plus près: le fond psychique de la forme phonique se compose: I 1. de représentations (et de concepts) extérieures à la langue, et 2. d'un ton affectif indépendant de l'expression orale. — II 1. des représentations extériorisées, et 2. d'un ton affectif extériorisé sous une forme linguistique.

C'est la première catégorie qui prévaut absolument. La seconde ne peut dominer que par exception, lorsque le fond recule au second plan et que la forme nous préoccupe pour elle-même. Dans la catégorie première, si l'on fait abstraction de la situation, dominant normalement les représentations; si c'est le ton affectif qui l'emporte, nous avons recours à des procédés d'expression affective pure ou complexe, que je viens d'énumérer. Telles sont les relations entre le fond psychique et la forme, considérées au point de vue de la nature de la langue. Quelles seront-elles, au point de vue de son développement?

6. Si nous nous demandons, comment se sont répandus les moyens d'expression affective, pure et complexe, dans les langues actuelles des peuples civilisés, nous nous apercevrons sans peine que leur degré d'expression dépend, en raison directe, du degré d'infériorité intellectuelle, ou du rôle inférieur de l'intellect à un moment donné, ou enfin de la sensibilité et de la vivacité de tempérament d'un peuple. Et c'est tout à fait naturel. Ainsi, dans nos rapports avec les enfants ou dans toute autre espèce de rapports sentimentaux, que de prolongations et que de redoublements! — *mama, tata, papa, atta, akka, caca, bébé, dzidzi, bobo, dodo, Fifi, Mimi, poupoule, cocotte, chochette, chien-chien*, et ainsi de suite, sans fin. Puis, dans les classes sans éducation: je rappellerai, d'une part, l'habitude d'entrelarder de jurons le moindre entretien, et d'autre part, la poésie populaire, avec ses refrains favoris, ses redites, ses diminutifs, etc.; c'est d'ailleurs ce qu'elle a de commun avec toute poésie. Ensuite, la différence qui existe entre les langues des peuples vifs et

sensibles, et celles des peuplés réservés et flegmatiques; d'un côté, supposons, les nations romanes et slaves, et de l'autre les nations germaniques, avant tout les Anglais et les Scandinaves, car les Allemands sont déjà plutôt sentimentaux, particulièrement ceux du Sud et de l'Ouest, exception faite des Prussiens. Impossible d'enregistrer dans les langues romanes, tout ainsi que dans les langues slaves, les variétés les plus diverses de réduplications, partielles ou totales, ou de diminutifs, de majoratifs, de *vezzeggiativi* italiens. Tout aussi fréquentes sont, dans les langues slaves, les inversions de toute espèce, maniées avec la plus grande liberté, grâce à la richesse des flexions. Les Germains septentrionaux ne possèdent presque rien de tout cela. L'Anglais a inventé avec peine: *paa dear*, ou le Suédois *pappa lilla*, tandis qu'en polonais, nous avons: *tatku, tatusiu, tatulu, tatuńciu, matuchno*, etc.

Ce que l'on peut tirer de ces observations, c'est que, toutes réserves faites, plus on recule, plus les procédés d'expression émotionnelle jouent un rôle prépondérant. C'est vrai. Nous en retrouvons une foule de traces évidentes dans les langues indoeuropéennes, celles qui, de toutes, sont historiquement le mieux documentées.

Je ne veux pas multiplier d'exemples. Il suffit d'en citer un ou deux. Partout, sous la forme automatisée et intellectualisée, perce l'état antécédent. J'ai mentionné la réduplication comme catégorie grammaticale. Je rappellerai encore la gradation des adjectifs. Jadis certains suffixes ou, généralement, certaines combinaisons de mots de même sens, contenaient une dose supérieure de ton émotionnel que d'autres. De ces suffixes ou de ces combinaisons, il existait des réserves abondantes, si délicatement nuancées, que nous ne sommes plus capables de les distinguer. Ce n'était pas la catégorie logique: »beaucoup — plus — le plus«, mais c'était: »beaucoup« et »beaucoup-beaucoup«. Avec le temps, survint la différenciation logique, et les formes émotionnelles plus accentuées se rangèrent selon deux degrés: à côte du positif, nous les appelons comparatif et superlatif. Mais simultanément, le ton affectif s'affaiblit; notre »plus« logique est sensiblement plus faible que l'expressif, enfantin ou autre: »beaucoup, beaucoup«. Dans les langues anciennes, tel le sanskrit, l'on rencontre quantité d'exemples où

2*

l'on employait les trois degrés, mais surtout les deux supérieurs, avec une promiscuité surprenante. Seulement, ces exemples, n'allons pas les chercher dans la Syntaxe de Speyer; ils n'y sont pas. Ce sont là des preuves irréfutables qu'il s'agit d'une différence, primitivement, avant tout émotionnelle. Actuellement encore, un Anglais pondéré nous dira: *he is the best of the two*, au lieu d'employer *better*. Le fait que les adjectifs le plus fréquemment usités, et pénétrés d'un fort accent affectif, ont presque toujours, pour les degrés supérieurs, des mots autres que pour le positif, est aussi très significatif à ce point de vue. Exemples: *multum, plus; bonus melior*, etc. Ou en sanskrit, les degrés supérieurs auxquels manque, à ce qu'on prétend, le positif, formés à l'aide des suffixes antiques *iyas* et *īṣtha*. Et ainsi de suite. Choisissons encore un autre exemple dans les nombres élevés et, en général, dans la manière de compter. Des cas tels que *μυριάς*, admis dans le sens de 10.000, ou avest. *ahaxšta*, originairement »innombrable«, et plus tard »cent mille«. En breton, pour dire 978 ans, on énonce: »trois (fois) six années et trois vingtaines, de l'autre côté de neuf cents«. Ce procédé, quelque peu compliqué et peu moderne, est un écho de l'époque reculée où l'on attribuait une haute gravité à des nombres tellement élevés. Des simplifications de tout genre s'accomplissent à nos yeux même. En Finlande, l'ancienne façon compliquée de chiffrer fait place à la mode suédoise. En français, au lieu de *neuf heures moins un quart* ou de *neuf heures et demie*, on entend dire de plus en plus souvent: *huit heures quarante-cinq*, et même *neuf heures trente*. Au lieu de douze heures avant et douze après celle de midi, nous comptons, avec plus de précision, vingt-quatre heures. Au lieu d'opérer par centaines et milliers dans les numéros de téléphone nous énonçons des chiffres isolés. Partout, les moyens primitifs, fortement teintés d'affectivité et, une fois automatisés, devenus trop encombrants, cèdent la place à des procédés intellectualisés.

Tous ces vestiges et une foule d'autres semblables, qui abondent dans les langues actuelles, nous prouvent que, plus nous plongeons dans le passé, plus l'expression émotionnelle y joue un rôle important. La langue continue à être, sans interruption, la forme de son fond psychique tout entier. Mais

à mesure qu'elle se développe, elle devient la forme de plus en plus perfectionnée de son côté intellectuel, réfléchissant par contre son côté émotionnel dans une proportion de moins en moins favorable. Quand Talleyrand affirme que la langue sert à dissimuler la pensée, il a grandement raison, seulement il s'est imparfaitement exprimé. Il eût été plus précis, en disant: »la langue des gens cultivés leur sert de plus en plus à dissimuler les sentiments inhérents à leurs pensées«. Car il en est toujours ainsi, que nous le voulions ou non.

7. D'après ces données, il est de toute évidence que le ton affectif, dans les langues des peuples dits sauvages, doit être infiniment plus intense que dans les nôtres. L'ethnologie confirme cette supposition. M. Lévy-Bruhl s'en occupe beaucoup dans ses livres si bien connus. Qu'il nous suffise de rapporter tel de ses jugements: »...la mentalité primitive... n'est pas orientée, comme notre pensée, vers la connaissance proprement dite. Elle ignore les jouissances et l'utilité du savoir. Ses représentations collectives sont toujours pour une grande part de nature émotionnelle. Sa pensée et son langage restent peu conceptuels, et c'est par là que la distance qui la sépare de nous est peut-être le plus facilement mesurable« (*La mentalité primitive*, p. 50). Je pourrais encore rappeler le romancier nègre-français, M. René Maran. Il est caractéristique de rencontrer dans le français de cet écrivain des inversions imprévues et de fréquentes répétitions de mots entiers, moyens élémentaires d'expression émotionnelle. Cela plaît aujourd'hui. On est tenté de penser aux succès du jazz-band. Mais ne perdons pas le fil de notre dissertation.

Ces dernières conclusions sont de nature très délicate. Pour comprendre véritablement un état émotionnel, il faut l'avoir directement éprouvé. S'il s'agit des langues anciennes, c'est une condition impossible à atteindre. Mais en tant qu'il est question de peuples non-civilisés contemporains, nous sommes en meilleure position. Ceux qui ont pu pénétrer dans leur vie et leurs sentiments confirment la conclusion théorique. Je pourrais en appeler à plus d'un témoignage de personnes qui, n'étant pas du métier, ne peuvent avoir de parti-pris; telles par ex. les observations fort curieuses de mon compatriote, M. Malinowski, sur la langue des indigènes de la Nouvelle Guinée,

dans l'archipel de Trobriand. Je veux rappeler aussi le jeune Loti des îles polynésiennes, qui s'efforçait en vain de comprendre »tous ces mots au sens vague ou mystique, sans équivalents dans nos langues d'Europe«. Alors Rarahu lui disait: »Si tu restais plus souvent à Apiré la nuit, tu apprendrais avec moi beaucoup plus vite une foule de mots que ces filles qui vivent à Papeete ne savent pas... Quand nous aurons eu peur ensemble, je t'enseignerai; en ce qui concerne les Toupapahous, des choses très effrayantes que tu ignores«... (*Le mariage de Loti*, p. 84/5). Observation d'une rare subtilité. C'est en nous fondant sur de telles observations, sur les symptômes tout pareils qui se révèlent autour de nous et dont nous venons de parler, et sur les conclusions linguistiques et ethnologiques qui en dérivent, que nous tenterons de remonter dans un passé encore plus haut, jusqu'à des états qui, en aucune manière, ne nous sont plus directement accessibles.

8. Or, voici: s'il est vrai que, plus nous reculons dans le développement de la langue, plus l'élément émotionnel s'exprime fortement, il a dû exister dans le passé un état psychique, très faiblement différencié, auquel correspondait une langue n'exprimant encore aucune représentation, car il n'en existait aucune dans le sens actuel du mot, mais exprimant des sentiments très primitifs et très obscurs, car ceux-là ont toujours existé, bien que séparés des nôtres par un abîme. En d'autres termes, aux origines — origines troubles — de la langue phonique, articulée, veillait non l'intellect, mais l'émotion. Il est malaisé de se l'imaginer autrement. Cette langue, les animaux nous en donnent quelque idée, naturellement les animaux supérieurs, vertébrés, doués de cordes vocales. La psychologie leur refuse la faculté du raisonnement, par conséquent les concepts; mais elle reconnaît en eux des représentations confuses et de la mémoire. C'est donc là un état psychique émotionnel primitif, avec des commencements primordiaux de différenciation intellectuelle. Cet état correspond parfaitement aux voix des animaux, poussées toujours sous le coup d'une émotion, d'expression pour la plupart purement affective, mais déjà révélant certaines représentations débutantes, celles-ci déjà inhérentes à de pareils états émotionnels et se fixant en cette inhérence, et déjà compréhensibles. C'est de cet

état aussi qu'est dérivée la langue humaine, et c'est à lui qu'elle retourne encore parfois dans certaines exclamations inarticulées, quand par ex., en cliché de feuilleton, quelqu'un émet »un cri de détresse qui n'a plus rien d'humain«.

Nous en concluons que le premier levier de notre langue, phonique, articulée, fut le sentiment, soit, en termes plus précis, l'état psychique primitif faiblement différencié, beaucoup plus rapproché des éléments émotionnels d'aujourd'hui que des éléments intellectuels.

9. La forme phonique, en tant qu'expression des éléments émotionnels, pouvait se passer de la différenciation articulée. Aujourd'hui même, il nous suffit de faire retentir des *ha-ho!*, de siffloter au de chantonner sans paroles quand, seuls et sans témoins, nous voulons donner cours à nos émotions. Telle est justement la musique primitive: les oiseaux n'en savent pas d'autre. Et aux sommets de son développement, nous avons la musique contemporaine, qui est la forme phonique instrumentale des éléments émotionnels dominants de notre fond psychique, en une cohésion très lâche avec les représentations. L'instrumentation y est le correspondant de l'articulation. La différence entre les nations y est naturellement beaucoup plus faible, car le fond psychique est plus ou moins identique; elle n'en existe pas moins, et la musique est nationale, de même que les langues le sont. A l'appui de cette thèse, je pourrais citer plus d'une observation juste et profonde en ce qui concerne la musique orientale, si distante de la nôtre. Mais l'homme, d'autre part, se développait intellectuellement, en fonction de quoi se développait de plus en plus la langue articulée, s'intellectualisant rapidement. L'articulation elle-même atteignit bientôt un degré de différenciation suffisante pour les besoins de son fond. Et à mesure que les rapports entre les éléments intellectuels du fond se diversifiaient de plus en plus, le côté morphologique et syntaxique de leur forme phonique gagnait en développement. Il n'y a d'ailleurs entre morphologie et syntaxe qu'une différence de degré. A mesure enfin que l'intellect s'enrichissait de nouvelles connaissances, le vocabulaire s'accroissait. Sur les faites de ce développement, règne aujourd'hui l'incommensurable terminologie technique que nul homme, en aucune langue, n'est capable d'embrasser dans toute son étendue.

due. Et faut-il le dire, après ce que nous en savons, que dans cette terminologie le ton émotionnel s'est atténué au point de devenir presque imperceptible? Ici, l'intellect semble seul être roi. Qu'il est formidable, l'abîme qui sépare la langue technique du chant sans paroles et de la musique, bien qu'ils dérivent tous trois de la même source!

10. Cependant, malgré tout cet accroissement graduel et énorme du rôle des éléments intellectuels dans la langue, ce ne sont pourtant pas eux qui en dirigent le développement. Et cela doit être ainsi. Nous savons déjà en quoi consiste le développement de la langue: en une série de changements qui ont tous pour but d'adapter la forme inerte au fond vivant. Quand l'automatisation en arrive au point où l'accord entre la forme et le fond grince, le besoin d'expression oblige à chercher une nouvelle forme qui s'adapte au changement survenu dans le fond. J'en dirai encore plus tard quelques mots. Ce besoin est toujours subjectif et purement émotionnel. Aussi les uns l'éprouvent-ils, les autres pas. Le même besoin surgit sans automatisation lorsque l'esprit, enrichi par de nouvelles représentations, cherche, pour les exprimer, des formes nouvelles. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'innovations. Or, de toutes les solutions plausibles, celle qui l'emportera toujours sera celle dont le ton affectif est le plus intense; autrement dit, celle qui sera la plus accentuée émotionnellement. Voilà la seule explication qui s'accorde avec le développement de la langue, aussi bien qu'avec les faits que nous observons. La logique suffirait-elle à expliquer, pourquoi certains mots pénètrent dans une langue sous une forme tantôt étrangère, tantôt indigène; pourquoi les Autrichiens par ex., se contentaient-ils de *Kondukteur* et de *Telephon*, tandis que les Allemands déterrèrent un *Schaffner* et forgèrent un *Fernsprecher*? La différence réside dans le ton affectif intensifié que possédaient pour les Allemands les mots d'origine nationale, ce qui du reste avait sa source dans l'assurance hautaine et l'estime que professaient pour leur germanisme, bien supérieures à l'insouciance des Autrichiens, qui ne se sentaient guère maîtres qu'à moitié de leur empire. Nous n'avons pas oublié le fameux baptême de guerre que les Allemands firent subir à tous les vocables étrangers en général; ici encore les Autrichiens se trouvèrent en retard, ne

vations sur le rapport des éléments intellectuels et des éléments émotionnels dans la forme de la langue, et de les résumer en abrégé. Nous disons donc:

Le fond de la langue se compose: I. 1. de représentations (et concepts), et 2. d'émotions, suscitées par des faits extérieurs à la langue; ainsi que II. 1. de représentations, et 2. d'émotions, suscitées par la forme de la langue, tout en constatant que les premières, extérieures à la langue, l'emportent dans une proportion écrasante.

Au berceau de la langue articulée, se trouvait l'émotion sous son aspect primitif. Mais avec le développement de la civilisation, le fond intellectuel se différenciail avec une richesse croissante, et simultanément la forme phonique s'y adaptait, se différenciant également avec une richesse croissante. Aujourd'hui, la langue exprime les représentations directement et suggère les concepts, mais toujours dans une adhérence étroite avec le ton affectif. Ce dernier lui-même ne s'exprime jamais qu'indirectement, par l'intermédiaire des représentations adhérentes, même lorsqu'il les domine dans l'esprit au moment donné. Mais dans tous les changements, c'est lui seul qui décide, car c'est la forme la plus accentuée émotionnellement qui l'emporte.

Soit en termes encore plus succints: la langue exprime les représentations adhérentes aux émotions; les émotions adhérentes aux représentations la gouvernent.

Tel est leur rapport réciproque.

III.

1. Il nous reste à considérer le rapport de l'expression à la communication, qui est en même temps celui du facteur individuel au facteur social dans le développement de la langue. L'expression pure est toujours individuelle, par conséquent toujours subjective et consciente. La communication contient toujours un élément de subjectivité, mais si faible pour la plupart, que le moment expressif n'entre plus en compte. Ce qu'il y a de commun à tout un groupe social, dans la langue suffit. Et c'est pourquoi la communication est subordonnée à l'automatisation qui est le corollaire, peut-on dire, du facteur social. Aussi s'agit-il en même temps du rapport de la conscience à l'automatisation.

S'il est un fait parfaitement avéré, c'est que l'homme est à la fois individu et membre de la société. Mais dès le moment où nous considérons cette dualité sous l'angle psychologique, la question commence à se compliquer. Ni la psychologie collective ni la sociologie n'y sont arrivés à des conclusions nettes et incontestables. La linguistique en pâtit et, qui pis est, loin de contribuer à dissiper les ténèbres dans ces sciences, grâce à la matière exceptionnellement favorable de ses travaux, elle s'assujettit elle-même à des théories bâties sur un terrain beaucoup moins solide. Je me vois donc obligé d'exposer mon point de vue, aussi brièvement que possible. Je commence par écarter toutes les théories, de nos jours à la mode, qui consistent à admettre une âme collective, une conscience collective, un *group-mind*, ou quelque soit encore le nom ou l'aspect dont on les affuble. Tous les faits et phénomènes, que l'on prend en compte ici, se laissent parfaitement expliquer sans l'intervention de cette insaisissable entité collective. Le fait que l'homme est simultanément individu et membre d'un groupe social a pour seule conséquence qu'il existe, dans l'esprit humain, des éléments particuliers à l'homme en tant qu'individu, et d'autres, en tant que membre d'un groupe. Mais il n'en résulte nullement qu'il doive exister deux systèmes psychiques distincts. Dans chacun de nous, ces éléments sont, les uns et les autres, continuellement en mouvement. Leur disposition et leurs relations réciproques changent sans cesse. Toutefois, en dernière analyse, ce sont toujours les éléments subjectifs qui déterminent le développement, car ce sont eux qui tendent à modifier l'état commun. Les éléments sociaux se tiennent toujours à un niveau inférieur, ne fût-ce que parce que, selon l'excellente observation du propagateur même de la théorie du *group-mind*, M. Dougall, «aussi bien les émotions que les idées et les raisonnements, pour être collectivement compris et acceptés, doivent pouvoir être appréciés par les esprits d'ordre inférieur, dans la foule». L'on pouvait invoquer à l'appui d'autres raisons encore. Evidemment, cela ne signifie pas que le groupe ne puisse posséder de propriétés autres que la simple somme de celles qui appartiennent aux individus dont il se compose. Mais c'est que justement, grâce à l'existence du groupe et à son action contagieuse, certains éléments, pos-

sédés en commun par les individus, peuvent subir une intensification ou une coloration spéciales, tandis que, considérés séparément, ils pourraient ne pas même se produire. L'amour exige deux personnes indispensablement; cela veut-il dire que l'amour soit la propriété d'une troisième âme, autre que les deux en question? La peur n'est propre qu'à l'individu, la panique, qu'au groupe. Est-ce à dire que cette dernière ne puisse être éprouvée que par une »âme collective«? Ces considérations dépassent toutefois le domaine de la linguistique. Qu'il nous suffise d'établir que toutes les manifestations du développement de la langue s'expliquent suffisamment, par la fluctuation continue des éléments, tant individuels que sociaux, dans l'esprit des individus qui forment une société. Les anciens linguistes, qui ne voyaient la langue que chez les individus, avaient raison sur ce point. Ils se trompaient en ce qu'ils ne distinguaient pas les éléments communs aux individus, en tant que membres d'un groupe, et qu'ils n'en appréciaient pas le rôle à sa valeur. Les membres d'un groupe social ont toujours en commun une certaine provision de sentiments et d'idées, ainsi que de façons de les exprimer dans la langue. Cette provision est d'autant moindre, que le groupe est plus étendu. Elle est la plus considérable entre frères et soeurs, élevés dans une même famille; elle est la plus faible dans une nation. Elle subit un flux et reflux incessant, et n'a pas de limites constantes. Elle n'a de réellement commun qu'un noyau peu apparent que l'on ne peut extirper, parce qu'il se trouve, chez chaque individu, indissolublement uni à tout le reste propre à celui-ci, par des fils innombrables et inextricablement enchevêtrés. Or, cette communauté apparaîtra encore plus relative, si nous réfléchissons à la relation de la forme au fond. Pour nous en tenir aux mots, nous devons constater, ce que l'on a souvent répété, qu'aux mots communs à tout un groupe correspond, chez chacun des individus, un fond toujours quelque peu différent, surtout en ce qui concerne le ton affectif; ce n'est que dans le domaine des représentations concrètes dominantes que règne la communauté la plus grande. La communication se contente toujours d'un certain à peu près. Il est possible d'embrasser, de rassembler et d'emmagasiner toute la langue d'un individu. Les difficultés ne sont que d'ordre physique; en principe, il n'y en

a point. Mais une langue commune? C'est impossible, par principe. Aucun Panini ne l'a fait, ni ne pourrait le faire. C'est qu'aussi bien la conception même de langue commune n'est, à proprement parler, qu'une fiction basée sur cet à peu près dont se contente la communication. Il n'existe pas deux langues, l'une individuelle et l'autre commune, de même qu'il n'existe pas deux âmes, l'une individuelle et l'autre collective. Mais en considérant les éléments communs, — très relativement communs, — nous pouvons, en pratique, parler de langue commune, comme nous parlons, sans précision, mais avec pittoresque, de l'âme française par ex., en songeant à certaines dispositions psychiques, d'ailleurs flottantes et indécises, fréquemment rencontrées parmi les Français. Ces expressions-là, on peut les employer avec succès, à condition de ne pas les préciser, car alors elles s'évanoissent.

Je ne sais pas si, ni à quel point, De Saussure se trouvait influencé par la théorie de l'âme collective, lorsqu'il distinguait, théoriquement, la langue et la parole. Mais je sais que le disciple de De Saussure, M. Bally, influencé par la distinction de son maître, discourt couramment, non seulement de l'âme collective, mais même d'une soi-disant »intelligence collective« qui présiderait aux opérations du langage. Tout cela est confus, imprécis et irréel. La linguistique ne gagne rien à ces entités métaphysiques, et elle s'en passe parfaitement. A mon avis, elle peut se passer aussi de la division en langue et parole, car ce n'est là qu'une division factice qui, de fait, ne se laisse pas prouver et qui, haussant à la dignité de principe théorique un point de vue exclusivement pratique, entraîne nécessairement à de fausses conclusions.

2. Tous les changements qui coopèrent au développement de la langue s'accomplissent toujours suivant la résultante de deux forces: de l'expression, toujours consciente, et de l'automatisation, corollaire de la socialisation. Les changements ont toujours lieu dans la langue des individus; toutefois, le rôle d'individualités marquantes mis à part, ils peuvent apparaître tout à la fois chez un grand nombre d'individus. La communauté relative est le terrain même où ils germent et se propagent. Le choix qu'en fait l'individu, aussi bien que leur propagation dans le groupe, sont réglés selon l'intensité plus grande

de leur ton affectif. C'est là ce dont ne se rendent guère compte ceux qui fabriquent après coup des interprétations pseudo-logiques. C'est là un phénomène universel, comme le démontra, en expérimentant sur un matériel énorme, l'illustre sociologue italien Vilfredo Pareto. Mais cela ne modifie en rien le fait, que c'est toujours le ton affectif plus intense qui détermine un changement. Voilà pourquoi, pour en revenir à notre vocabulaire, tantôt nous adoptons des mots d'origine étrangère, tantôt nous les rejetons. Voilà encore pourquoi, pour prendre un exemple dans la phonétique, le besoin d'expression s'entrecroise toujours avec les lois phonétiques, soit dans une large mesure, par ex. dans la dissimilation, comme le voyait déjà en 1895 M. Grammont, malgré son faux raisonnement sur un »besoin inconscient«, inspiré par les conceptions d'alors, — soit dans les cas isolés, par ex. le ῥς — σς grec, comme l'a fait récemment observer M. Rozwadowski (*Prace lingwistyczne ofiarowane J. Baudouinowi de Courtenay*, 1921, s. 258—263). Ce besoin d'expression peut être faible, même à peine perceptible. Ce peut être tout bonnement la conscience de la forme reproduite. J'en citerai un exemple personnel. Dans le vaste domaine de la langue polonaise, l'on connaît des cas de sandhi, les mêmes qu'en sanskrit: la consonne muette à la fin d'un mot devient sonore devant une voyelle ou une consonne sonore. M. Baudouin de Courtenay fut le premier, si je ne me trompe, à le constater, puis M. Nitsch l'a traité plus à fond. On n'a pas pu néanmoins le fixer en des règles précises. Or, j'ai plus d'une fois expérimenté sur moi-même que la sonorisation n'a pas lieu, chaque fois que j'ai conscience de la forme en question, soit quand je parle lentement et que je cherche mon mot, soit que je le prononce en accentuant, soit enfin quand je lis et que je l'ai sous les yeux.

Cet entrecroisement des conséquences de la conscience et de l'automatisation, de l'expression et de la socialisation, de l'émotion et de l'intellectualisation est incessant et imprévisible, précisément parce que c'est l'élément subjectif qui entre en jeu, élément qui, par définition, ne se laisse assujettir à aucune règle générale. Nulle analyse théorique de la langue, selon la recette synchronistique de De Saussure, n'est capable de s'en saisir; par principe, elle n'en est pas capable, car pour chaque

individu, l'analyse serait différente; si d'autre part, nous nous décidions à limiter cette analyse à cette langue qui plane au dessus de la parole, alors le nombre de points communs véritablement, c'est à dire sur le terrain entier, à tous les individus, membres d'un groupe considérable, descendrait à zéro, et il ne resterait plus rien à analyser. De Saussure fut l'élève de l'école des néo-grammairiens, qui insistait sur une précision minutieuse dans l'étude de la forme inerte de la langue. Sur ce terrain, il a dépassé ses maîtres, en créant un système de génie. Mais quand, à son tour, il embrassa des horizons que les néogrammairiens n'avaient pas aperçus, il tomba dans l'erreur de vouloir imposer la précision à un ordre de faits où l'à peu près règne par principe. Il n'y a ici d'autre précision que de se rendre compte de la nature de l'imprécision. Il n'y a ici d'autre loi que l'entrecroisement de l'automatisation, dont les effets sont, jusqu'à un certain point, réguliers, et de l'expression qui n'est soumise à aucune règle logique.

Sans le besoin d'expression, la langue ne pourrait pas se développer. Mais l'importance de l'automatisation n'est nullement moindre. Ce n'est que grâce à elle que la langue est en état de remplir son rôle social. Chose plus grave encore, ce n'est que grâce à l'automatisation que l'individu peut monter jusqu'aux sommets de son développement quand sous le couvert de la forme automatisée, il franchit la distance entre les représentations et les concepts. Puis la foule s'engage à sa suite, et bien que jamais elle n'atteigne sa hauteur, elle n'en élève pas moins son propre niveau. Grâce à l'automatisation, la forme inerte peut durer quelque temps sans changer, tandis que dans le fond s'accomplit le procès vital qui le fait progresser. C'est pour cette raison que l'écart que j'ai mentionné existe toujours entre le fond et la forme. Lorsque cet écart s'accroît jusqu'à produire un désaccord, ce qui évidemment ne peut qu'être relatif, ou simplement lorsque nous nous en rendons compte et que nous sentons que cela doit changer, l'ancienne forme étant insuffisante, — alors l'automatisation est brisée en pièces par l'expression. Alors aussi se produit la désautomatisation, comme l'a démontré à fond M. Rozwadowski dans un de ses articles polonais (*Kwartalnik filozoficzny* I, 1922, p. 19—36), en faisant intervenir toutefois sans nécessité, à mon avis, un troi-

sième facteur dans le jeu ininterrompu de ces deux éléments. Cet écart existe dans tous les domaines de la langue, et non seulement dans le vocabulaire, où il saute aux yeux. Je ne puis entrer dans les détails.

Cet écart entre la langue et l'esprit, qui rend en général possible l'avancement de l'esprit, comme celui de la langue, ne résulte en aucune mesure de la définition de celle-ci comme système de signes. De Saussure, parlant d'un système de signes distincts, correspondant à des idées distinctes, était forcé d'introduire encore, par dessus le marché, une notion de valeur, éminemment confuse. Cette notion est puisée dans l'économie politique, qui entre temps commence heureusement à s'en débarrasser. En tous cas, cette notion y est fortement contestée. Dans la linguistique, elle est absolument superflue. Il n'y a pas de signes auxquels correspondent des idées distinctes. Il y a des mots qui, dans toute la richesse du fond dissimulé derrière eux, ne mettent nécessairement en relief que deux caractères, ceux-ci représentatifs, non affectifs. M. Rozwadowski l'a admirablement démontré dans un petit livre excellent, quoique trop passé sous silence (*Wortbildung und Wortbedeutung*, Heidelberg 1904), et que la Bibliothèque Nationale à Paris ne possède malheureusement pas. Le mot est comme une définition logique; seulement que ni le *genus proximum*, ni la *differentia specifica* n'ont rien de commun avec la logique. L'un de ces caractères prédominait au moment de la dénomination. Mais alors déjà, et toujours après, le mot possédait un fond beaucoup plus vaste, vivant, sans cesse changeant, où tel élément dominait tour à tour, pour un moment ou pour plus longtemps. On a bien observé que, pour l'interpréter, une centaine de mots parfois étaient insuffisants. Et puis il n'a pas de frontières immuables. Il peut, sous le couvert de l'automatisation, changer totalement. C'est le fond ainsi caractérisé que De Saussure appelle valeur, si j'ai bien compris quelques passages de son *Cours*. Mais je ne puis m'empêcher de croire que cette notion superflue de valeur, puisée à une science limitrophe, lui fut imposée uniquement parce que la signification trop précise du signe lui défendait d'y faire tenir le rapport tout entier entre la langue et le fond.

3. Le développement de la langue, qui s'opère sous l'action

des deux forces décrites ci-dessus, va toujours de pair avec celui de l'esprit, c'est à dire avec les changements de conception de l'univers qui se manifestent chez les individus et dans les masses. Mais il est inutile de discourir sur les progrès dans la langue. Autre chose, quand les changements dans le fond accusent le progrès de celui-ci. En décide qui voudra, après avoir auparavant déclaré ce qu'il entend par progrès. Quant à moi, j'incline à croire que nous manquons de mesure pour évaluer le progrès, soit de criterium objectif de sa valeur, et que, par conséquent, c'est peine perdue que d'en parler. Si même nous tombons d'accord que l'état de la civilisation européenne de nos jours marque un progrès par rapport aux états antérieurs, je ne jugerais cependant pas qu'il soit facile de prouver que la langue elle-même, en tant que forme, ait progressé, tant en rapport avec ses états et ses aspects antérieurs, que dans la façon d'exprimer le fond. A ceux qui connaissent la langue et le style dont se servaient par ex. les logiciens de l'Inde antique, cette espèce spéciale de sanskrit, placé, dirait-on, aux antipodes du français et de l'anglais contemporains, malhabile, lourd et d'aspect compliqué, et pourtant d'une précision inimitable, — à ceux-là, dis-je, il est impossible d'admettre que la clarté et la précision ne soient l'apanage que du type analytique, comme on le dénomme fréquemment. Et pour ma part, je ne saurais agréer la conception du progrès dans la langue tel que l'entend l'éminent linguiste danois Jespersen qui considère même comme une preuve de supériorité la réduction du nombre des lettres. C'est là, pour employer les paroles du penseur indien, apprécier la majesté du fleuve du point de vue du canal («... when the excellence of the river is going to be judged by the point of view of a canal», Rabindranath Tagore).

Mais si le progrès de la langue ne se laisse pas voir, l'on voit bien la direction dans laquelle elle change par rapport à son fond. L'on sait que tout développement s'accomplit du concret à l'abstrait. De l'émotion à l'intellect. Une différenciation intellectuelle de plus en plus marquée, à côté d'une tendance de plus en plus avancée à la reconstruction abstraite des éléments différenciés, voilà un des traits caractéristiques des sociétés civilisées. A cela se rattache une fixation de plus en plus précise du rapport entre la forme et le fond, — nous

pouvons enfin parler de signes et de symboles, — une tendance de plus en plus distincte à définir avec exactitude les morphèmes et les syntagmes; enfin, un ton affectif de plus en plus atténué, propre à la langue des classes sociales supérieures, étant propre à ces classes elles-mêmes. Et tout cela ensemble est l'indice d'un éloignement graduel de la vie. Un théoricien savant et un aristocrate blasé se trouvent rejetés l'un et l'autre en dehors du puissant courant vital, quoique sur des rives opposées.

Et pendant ce temps, la circulation sociale amène à se faire entendre des individualités d'abord, puis des couches entières, plus vigoureuses, plus fraîches et moins civilisées. Dans le domaine sociologique, ce procès a été dénoncé d'une façon éclatante par le grand savant italien déjà nommé, Vilfredo Pareto. De même, la monographie de Mme Kolabinska, sur *La circulation des élites en France*, mérite d'être citée. Dans le domaine de la linguistique, je puis en appeler à de nombreuses études de M. Meillet, qui a lumineusement démontré l'influence de cette interpénétration des différents milieux sociaux sur l'évolution de la langue. Toutes ces conclusions se complètent mutuellement. Vient un moment où la société est mûre pour un bouleversement. La langue subit alors un émiettement de sa structure précédente, trop ankylosée et trop distante de la vie; émiettement partiel parfois, et alors nous avons une période de renaissance; parfois complet, si le bouleversement l'a été; alors la langue, l'expression de la civilisation vaincue, cesse de vivre, et peu importe alors qu'elle se conserve à l'état de langue morte, ou qu'elle disparaisse complètement.

La langue est soumise à un mouvement perpétuel, et chacune des phases de son évolution est naturelle. La langue parlée est au même degré vraie et originale que la langue littéraire, pas à une nuance de plus, à part que la vie retentit en elle, plus abondante et plus forte. Le dialecte est tout aussi naturel que la langue nationale, celle du peuple tout autant que celle des employés de bureau, car sous chacun de ces aspects, elle interprète un fond différent et remplit ainsi d'une façon satisfaisante son devoir. Toutes, elles reflètent dans une égale mesure, leur développement; seulement elles reproduisent,

en des rapports différents, les éléments individuels et les éléments sociaux, les facteurs affectifs et les facteurs intellectuels, le degré d'expression consciente et l'automatisation. Les savants du temps passé étaient coupables, en ce qu'ils ne considéraient comme digne d'étude que la seule langue littéraire, écrite. En revanche, d'autres savants d'aujourd'hui commettent exactement le même délit, en sens contraire, quand ils déclarent que »la langue parlée« est »la seule langue digne de ce nom« (Bally, *loc. cit.*, p. 132).

4. Résumons. Les deux forces, dont il a été question, se disposent autrement dans chaque individu, et autrement à chaque instant. Entre la forme et le fond, il se produit un écart incessant. Leur union se désagrège sans cesse, et nous la renouons ailleurs sans cesse. Toujours nous perdons de vue cet écart, et toujours nous le retrouvons. Les uns moins, les autres plus. Un tel ne le verra jamais, et pour lui la langue sera toujours suffisante; tel autre le voit sur toute la ligne, et jamais il n'arrive à s'exprimer comme il y aspire, et il en souffre. La forme expressive est condamnée à une automatisation perpétuelle, et la forme automatisée est perpétuellement brisée par l'expression. La forme intenses affective s'intellectualise, la forme intellectualisée est remplacée par une autre, nouvelle, à l'accent émotionnel intense. Mais toujours il existe, toujours il doit exister un désaccord intime entre le projet et l'exécution, partout, depuis la phonétique, par la morphologie et la syntaxe, jusqu'au vocabulaire. Ce désaccord, résultant de la nature même de la forme et du fond, est la condition primordiale du développement de la langue. Il en est la cause dernière.

Je puis finir. Vous le voyez, Messieurs, mon exposé a été très simple. Quoi de plus simple, en effet, que des vérités si connues: que la langue, d'une part, est la forme articulée du fond psychique; et que l'homme, d'autre part, est tout à la fois un individu et un membre de la société? J'ai essayé de démontrer que l'on peut tout expliquer dans la langue au moyen de ces deux simples vérités, sans recourir à aucun autre principe plus compliqué. Au surplus, mon exposé, quoique un peu long, a forcément été si sommaire, qu'il en peut paraître non

plus simple, mais simpliste. Je dois Vous en demander pardon. Pardonnez-moi aussi de Vous avoir entretenus si longuement dans une langue qui, pour chère qu'elle me soit, n'est pas la mienne. Nul doute que le français ne soit un instrument merveilleux de précision; cependant ce n'est pas du tout la même chose que de l'admirer — et de s'en servir.

Quiberon (Bretagne), avril-mai 1926.

Andrzej Gawroński.

Andrzej Gawroński.

Le 11 janvier 1927 a succombé à une maladie implacable Andrzej Gawroński, professeur de grammaire comparée et de philologie indienne à l'Université de Lwów. Dans la linguistique polonaise il occupait une place à part.

Né à Genève le 20 juin 1885, fils et petit-fils d'écrivains éminents, il se sentait dès l'enfance attiré vers les lettres. Et plus tard, élève, à Lwów de Blatt, à Leipzig de Brugmann, Leskien et Sievers, il n'a pas oublié ses premières passions. A côté des langues anciennes, il étudie les langues modernes, indoeuropéennes et autres, et acquiert une connaissance approfondie des principales littératures. Chez lui, un esprit pénétrant et critique était doublé d'une mémoire prodigieuse; combinaison rare qui le qualifiait admirablement et pour la linguistique et pour l'étude pratique des langues. A Leipzig l'intérêt de Gawroński se trouve partagé entre la grammaire comparée et les choses de l'Inde. Disons le tout de suite, c'est surtout dans ce dernier domaine qu'il sera dorénavant actif et productif. Quant à la grammaire comparée, il se bornera à lire toutes les nouveautés, à les discuter avec ses amis et ses élèves, à les dépouiller pour ses recherches sur la nature de la langue, enfin à les envisager comme simples chaînons dans le développement historique de notre science. Car l'histoire de la linguistique indoeuropéenne, il la connaissait à fond. Lui, élève des *Junggrammatiker*, n'a pas hésité à répéter que dans plus d'un cas la grammaire comparée serait obligé de retourner au *Mémoire* de De Saussure. Les conclusions pratiques, il n'a pas eu le temps de les tirer. Il a entrepris d'écrire un manuel de grammaire comparée et touchait souvent, dans ses discours, aux problèmes phonétiques qui l'occupaient. Ainsi p. ex. il était persuadé qu'en méconnais-

sant le caractère consonantique de *a*, l'*Ablaut* de Hirt empêchait le progrès; que la loi de Brugmann allait être réhabilitée parce que personne n'avait été plus apte à la juger que De Saussure qui l'avait cependant acceptée comme base et point de départ du *Mémoire*; que les degrés faibles de *-er-* et *-re-* n'étaient pas identiques, ce qui, comme l'a remarqué De Saussure, était l'unique chose qui importait dans une critique de la *Sonanten-theorie*. — J'ai cité à dessein les problèmes dont je traite dans l'article *Les effets du a en indoiranien*, car la plupart des arguments, qu'on y trouve réunis, proviennent de lui. Et si le travail n'est pas sans lacunes, c'est qu'il n'a plus pu le contrôler avant sa mort.

Un petit article sur le langage des Arméniens polonais et un manuel de sanskrit (grammaire, textes, notes, glossaire)¹, voilà tout ce que Gawroński a écrit en fait de grammaire.

Le domaine qui l'intéressait à un degré bien plus grand que la grammaire comparée, c'était la linguistique générale et ses rapports avec les domaines limitrophes. Il lisait tout ce qui avait trait à la linguistique, même les choses de valeur médiocre, pour ne pas perdre le moindre détail qui aurait pu être d'importance pour les problèmes qui l'intéressaient. Et à sa mort, toute une bibliothèque de volumes pourvus de notes marginales (c'était sa manière de réunir les matériaux), traitant le sujet au point de vue philosophique, logique, psychologique, sociologique etc., témoignait de son projet d'aborder l'ensemble du problème. Quelques petits travaux, qu'il a publiés, nous le montrent merveilleusement préparé pour cette besogne difficile. L'importance du côté émotionnel dans le langage, il l'a traitée dans des articles sur la valeur affective des diminutifs, sur la base psychologique de l'emprunt, sur l'emploi des majuscules. Il s'agit partout des catégories qui mettent en valeur les différences émotionnelles et non pas celles du sens logique. Le problème de la faute de langage est traité par A. Gawroński avec une clarté incomparable aux points de vue psychologique et sociologique. Dans un travail sur la préposition *dla* dans la langue polonaise d'aujourd'hui, il montre d'une façon lumineuse comment, dans l'histoire de la langue, le remplacement d'un cas nominal par une *préposition accompagnée d'un nom*, tire son

¹ Actuellement sous presse.

origine des groupes sémantiques dans lesquels l'usage de la préposition se propage en vertu de sa valeur affective.

Ce dernier travail suffirait à prouver la maîtrise de Gawroński dans la méthode de la linguistique. Mais son cœur, il l'a donné dès sa jeunesse à l'indien, représenté pendant ses études à Leipzig, par un maître incomparable, Ernst Windisch, dont il a su gagner bientôt l'estime et l'amitié. Déjà en 1907, il acquiert le grade de docteur en présentant une thèse sur le le *Mychakaṭika* et le *Daśakumāracarita*. S'appuyant sur une statistique complète des formes verbales et de leurs emplois dans les deux ouvrages, il montre l'improbabilité de l'hypothèse suivant laquelle le *Mychakaṭika* aurait été composé par *Dandin*; de même les critères stylistiques ne permettraient pas d'attribuer à ce dernier le *Pūrvapīṭhika*. Ce premier travail de Gawroński offre déjà les traits caractéristiques de tous ses travaux postérieurs: appréciation et analyse soigneuse de faits, et application, par un linguiste averti, de méthodes rigoureuses dans le domaine littéraire ou historique.

Dans le vol. 44 de la *Zeitschrift de Kuhn*, il publie un autre mémoire sur le *Mychakaṭika*. Après une série de notes explicatives sur le texte, il soumet à l'analyse les prakrits employés dans ce drame. L'examen fournit le résultat important qu'au lieu de sept dialectes qu'y distinguent *Prthvīdhara* et ses successeurs, ou de cinq dialectes qu'y trouve Pischel, on n'a en réalité affaire qu'à la *Śaurasenī* et à la *Māgadhī* (abstraction faite de la *Māhāraṣṭrī* des parties lyriques). Les distinctions des grammairiens hindous reposent sur la généralisation des marques accidentelles et individuelles. L'auteur admet donc qu'en cas de divergence entre les manuscrits et les théories des grammairiens, on ne peut pas, comme le veut Pischel, corriger d'une façon mécanique les textes d'après la théorie hindoue. Un autre résultat important du même mémoire, c'est la chronologie relative du *Mychakaṭika* que son vocabulaire, sa morphologie et le caractère de son prakrit permettent de placer un ou deux siècles avant Kālidāsa.

Aux *Mélanges* dédiés à Windisch, A. Gawroński participe avec une note sur la date de l'inscription *Gupta* d'Allahabad. Cette inscription contient tous les épithètes de Samudragupta qu'on retrouve dans les inscriptions postérieures, sauf celui qui

se rapporte au renouvellement d'un vieux rite (sacrifice de chevaux; *cirotsannāśvamedhāhartā*). Elle est donc postérieure aux exploits de Samudragupta dans le Sud, mais antérieure au grand sacrifice de chevaux, c'est-à-dire elle doit être placée vers 345 après J.-Ch.

Une autre note chronologique importante, c'est *Bindusāra Maurya*. Le titre officiel de Bindusāra (*Ἀμιτροχάδης*) et l'ambassade de Ptolémée Philadelphe à Pātaliputra nous oblige à conclure qu'il faut attribuer la soumission du Deccan à Bindusāra et non pas à son père Candragupta ou à son fils Aśoka.

L'opinion courante que la description du *digvijaya* de Raghu dans le 4-ème chant du *Raghuvamśa* a été influencée par la description du *digvijaya* de Samudragupta chez Hariṣeṇa — opinion représentée surtout par Chakravarti — est reprise par A. Gawroński dans le mémoire *The digvijaya of Raghu and some connected problems*. Il réussit à fournir une preuve définitive et détaillée du lien existant entre ces deux textes. Il démontre comment les points communs aux deux *digvijayas* ou bien reflètent les événements historiques sous-jacents, c.-à-d. les exploits de Samudragupta représenté par Raghu, ou bien, quoique n'étant pas historiques, ne se retrouvent pas dans les autres *digvijayas* décrits dans la littérature indienne. Ainsi parmi les *didvijayas* antérieurs à Kālidāsa ni celle du *Mahābhārata* I, ni celle du *Mahābhārata* II (26—35), n'a laissé de trace chez Kālidāsa, tandis que Somadeva (dans *Kathāsaritsāgara* XIX), postérieur au grand poète, est lui-même sous l'influence de *Raghuvamśa* IV, quand il décrit le *digvijaya* du roi Vatsa. Chez Somadeva les idées de Kālidāsa se répètent, strophe par strophe, dans le même ordre ou presque, dans lequel elles sont présentées chez Kālidāsa. Les noms des populations vaincues sont en grande partie les mêmes dans les deux poèmes. L'auteur montre comment Kālidāsa a adapté les listes purāniques et celle du *Rāmāyaṇa* au cas concret de la dynastie Gupta. En choisissant Raghu comme représentant de Samudragupta et Rāma comme celui de Skandagupta, il était forcé de supprimer une douzaine de générations énumérées dans le *Rāmāyaṇa*, puisque Aja, grand-père de Rāma et père de Daśaratha, doit se rattacher immédiatement à Raghu, comme Candragupta II, père de Kumāragupta et grand-père de Skandagupta, est successeur im-

médiate de Samudragupta. Enfin Candragupta I, fondateur de la dynastie, mais insignifiant en comparaison avec son fils Samudragupta, est représenté exprès par Dilīpa (et non pas par Kakutstha), pour mettre plus en relief son successeur. Étant donné le parallélisme de ces personnages mythiques aux grands Guptas, il s'ensuit que Kālidāsa, tout en chantant Rāma, célébrait les victoires de Skandagupta. Cela aurait une grande importance pour la chronologie. Ni le poème épique *Kumārasambhava*, ni *Raghuvamśa* n'ont été finis par Kalidāsa. Or d'après la remarque plausible de Gawroński, *Kumārasambhava* (naissance de Kumāra) était destiné à être un éloge de Kumāragupta et n'a été fini qu'à cause de la mort de ce dernier (a. 455). Quant à *Raghuvamśa*, il semble avoir été interrompu par la mort de Kālidāsa lui-même; elle serait antérieure à la chute de l'empire des Guptas (a. 480).

Dans l'article *Des influences linguistiques et stylistiques dans les littératures de l'Inde*, A. Gawroński a formulé un procédé méthodique nouveau, consistant à contrôler les opinions courantes sur les influences littéraires par les critères de la forme linguistique. Dans une langue morte, comme l'était le sanskrit dans la littérature classique de l'Inde, l'invention d'une forme linguistique était impossible. Tout ce que les écrivains pouvaient faire, c'était de transposer toujours les mêmes éléments formels. Tout au plus ils pouvaient opérer à leur gré avec des synonymes, entre lesquels il n'y avait plus de différence de ton. Et comme ils étaient obligés d'apprendre la langue dans les œuvres de leurs prédécesseurs, on possède là un critérium commode pour juger des influences littéraires qu'ils auraient pu subir. Ou bien l'écrivain subit l'influence de son modèle inconsciemment, et il y a alors des chances pour que des fragments de la forme linguistique du modèle, d'étendue plus ou moins considérable, se glissent dans son texte; ou bien il imite consciemment, et alors il tâche d'être indépendant en employant des synonymes dont le ton affectif différent n'est plus senti.

Ce principe de l'imitation dans une langue morte est appliqué brillamment par A. Gawroński dans l'article *Meghadūta et Mālatīmādhava*. Ici encore le rapport existant entre les deux ouvrages a été maintes fois souligné; et dans son édition du *Mālatīmādhava*, Bhāndārkar a signalé plusieurs passages du *Māla-*

tīmādhava lesquels rappellent le drame de Kālidāsa. Mais la preuve exacte, c'est A. Gawroński qui nous la fournit. Il montre pas à pas, comment chez Bhavabhūti, l'auteur de *Mālatīmādhava*, les images verbales prises de Kālidāsa sont en même temps le résultat de situations analogues et, d'autre part, de l'action mécanique et inconsciente de la mémoire. On peut même, pendant un certain temps, observer le courant d'associations qui est à la base d'un de ces passages du *Mālatīmādhava*. L'association presque inconsciente avec une scène du *Meghadūta* fait qu'on trouve le même rythme, les mêmes mots employés dans le vers, à la même place, ou bien encore, l'attention du poète étant éveillée, on rencontre un composé à cinq membres formé par la substitution, dans un composé Kālidāsien, de chaque terme par son synonyme. On voit dans cet article de Gawroński que l'historien de la littérature peut se servir d'instruments presque aussi fins que le linguiste et que ses résultats peuvent ne céder en rien aux résultats de la linguistique quant à leur précision et leur degré de probabilité. Ajoutons que pour l'histoire de l'Inde, les recherches de ce genre forment la base solide de la chronologie qui se trouve jusqu'ici dans un assez triste état. Au défaut d'une historiographie hindoue, ce sont, comme l'a montré A. Gawroński (dans un article consacré aux difficultés des recherches sur l'histoire de l'Inde), les sciences auxiliaires, donc aussi la philologie, qui doivent établir cette chronologie. A. Gawroński reproche avec raison aux historiens de la littérature indienne de ne s'occuper que des sujets et des motifs sans toucher à la forme linguistique »qui cependant — dit-il — constitue l'argument le plus grave, et, à mon avis, l'argument décisif«.

Ce n'est pas du reste qu'il ait fait peu de cas de la concordance des sujets et de son analyse. Et l'article sur *La fable dramatique du Mālatīmādhava dans la littérature turque* est un chef d'œuvre à cet égard. Ici il ne saurait être question d'une ressemblance purement linguistique. Aussi la preuve est-elle basée exclusivement sur l'accord simultanément de thèmes spéciaux, groupés dans un ordre donné (comme l'exige aujourd'hui l'école de Bédier). Trois versions du conte turc (traduction hongroise d'un original turc, un autre original turc et une version albanaise) permettent d'éliminer les interpolations

tardives et de dégager un archétype turc dont la source, indirecte sans doute, est la fable du *Mālatīmādhava*. Grâce à sa vaste érudition et à sa lecture assidue, A. Gawroński a fait ici une trouvaille qui n'aurait été que la première parmi beaucoup d'autres, si le destin l'avait permis. Sa connaissance du turc, de l'arabe, du finnois, du hongrois, de l'albanais et des autres langues balcaniques, l'eût servi admirablement dans les recherches de ce genre.

Le chaînon intermédiaire entre le conte turc et le *Mālatīmādhava* doit être un conte indien disparu. A. Gawroński souligne encore l'importance de la source populaire pour le théâtre indien, quand il s'occupe de la genèse de l'acte IV de *Vikramorvaśī*. Il montre que la légende d'Urvaśī, telle que l'offre le drame de Kālidāsa, ne peut pas remonter à une source littéraire (littérature védique; *Harivaṃśa*; *Viṣṇupurāṇa*), mais suppose l'existence d'un conte populaire, vulgarisation de la légende aryenne. Indirectement l'existence de ce conte est attestée par la légende bouddhique de Sudhana (*Sudhanāvadāna*) qui non seulement contient le motif principal (amour d'une déesse ou fée et d'un mortel), mais encore trahit son origine par des traits spéciaux (scène auprès de l'étang, comme dans la littérature védique; la déesse s'éloigne au vol; le héros s'adresse en la cherchant aux animaux et aux objets inanimés etc.). Mais l'acte IV de *Vikramorvaśī* révèle encore l'influence d'un autre élément populaire, à savoir des mystères kṛṣṇaïtes, dont *Gītagovinda* n'est qu'une transposition littéraire. L'importance que possèdent les danses et les chants dans le IV-ème acte du drame de Kālidāsa, est le résidu d'une époque archaïque du théâtre indien dont les mystères kṛṣṇaïtes sont une trace figée. Une concordance importante entre *Gītagovinda* et *Vikramorvaśī* IV, c'est l'emploi d'une sorte de refrain, procédé inconnu par ailleurs dans la littérature indienne. Outre *Vikramorvaśī* (et *Mālatīmādhava*), il y a encore *Sakuntala* qui semble recéler des motifs populaires (motif de la malédiction et de l'anneau).

Dans *Quelques observations sur le rôle du temps et du lieu dans le théâtre indien*, A. Gawroński se tourne contre Windisch qui a soutenu que les Hindous, en imitant les Grecs, avaient observé le principe de l'unité du temps. D'abord, en pratique, ce principe est ignoré. Ensuite s'il était postulé par la théorie, il serait étroi-

tement lié à celui du lieu que cependant même les théoriciens ne connaissent guère. Enfin l'histoire du théâtre indien qui tire son origine de deux sources: représentations mimiques et récitations épiques, tout en expliquant le mélange de langues (prakrits à côté du sanscrit), rend compte de la désinvolture avec laquelle les poètes indiens traitent le temps et le lieu: c'est l'héritage de l'épopée.

Mais c'est surtout dans les notes critiques sur les poèmes épiques d'Āśvaghōṣa (le *Buddhacarita* et le *Saundarananda*) que Gawroński nous montre sa profonde connaissance de la langue et de la littérature indiennes. Il faut lire ces contributions destinées à établir un texte correct au point de vue du mètre, de la grammaire et du sens, pour voir la sagacité et la pénétration avec laquelle les différentes leçons s'y trouvent examinées¹. Et l'article *Buddhacarita et Rāmāyaṇa* II est consacré à prouver qu'Āśvaghōṣa connaissait le second livre du *Rāmāyaṇa* sous la même forme (ou à peu près), sous laquelle il est conservé jusqu'à nos jours. D'autre part A. Gawroński met en relief les nombreux points de contact qui existent entre les poèmes épiques d'Āśvaghōṣa et ceux de Kālidāsa: il en résulte clairement que ce dernier a subi l'influence de son prédécesseur. — D'autres articles de Gawroński concernant la littérature bouddhique écrite en sanskrit, sont des notes sur le texte de la *Jātakamālā*, publiée par Kern, et sur le rapport chronologique d'Āśvaghōṣa à certaines légendes bouddhiques du *Divyāvadāna*. En suivant une remarque de Leumann, Gawroński établit que des concordances de vocabulaire, d'épithètes et de comparaisons nous obligent à admettre que l'auteur (ou le compilateur) d'une certaine partie du *Divyāvadāna* a dû lire les poèmes d'Āśvaghōṣa; cela fournirait donc un terme *ante quem non* pour cette partie du *Divyāvadāna*.

Ce n'est pas ici la place d'insister sur les mérites de Gawroński comme traducteur et critique. Disons seulement que son érudition, sa critique pénétrante et les hautes qualités de son style lui assurent, ici encore, une place d'honneur.

Mais A. Gawroński, professeur d'abord à Cracovie, puis

¹ Dans les papiers posthumes on a trouvé une 3-ème série de notes sur le *Saundarananda*, laquelle sera publiée prochainement par M. Stasiak.

à Lwów, a mérité de la science polonaise surtout par son travail d'organisateur. Il a été l'initiateur et le fondateur principal de la *Société Polonaise d'Etudes Orientales* dont l'organe, le *Rocznik Orjentalistyczny* (le 3-ème volume vient de paraître), réunit les orientalistes polonais de la Pologne et de l'étranger. Il a engagé plusieurs savants polonais, occupant des chaires à l'étranger, à venir en Pologne pour renforcer les cadres scientifiques du pays. C'est aussi en grande partie à son initiative que doivent leur existence la *Société Polonaise de Linguistique* et le périodique *Język Polski*, consacré à l'étude de la langue polonaise.

Il a travaillé sans relâche jusqu'au dernier jour. Et quelques heures avant l'agonie il s'intéressait encore à la rédaction du troisième volume du *Rocznik Orjentalistyczny*. Il nous lègue non seulement ses travaux, mais aussi l'exemple de sa probité scientifique et de son courage admirable avec lequel il a lutté, jusqu'à la fin, contre la maladie sournoise qui l'a rongé pendant la moitié de sa vie.

Publications scientifiques.

Abr.: *RO* = *Rocznik Orjentalistyczny*; *PKO* = *Prace Komisji Orjentalistycznej* (Mémoires de la Commission Orientale de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres); *JP* = *Język Polski*.

1907 *Sprachliche Untersuchungen über das Mr̥cchakaṭika und das Daśakumāracarita*, Leipzig (Thèse de doctorat).

1911 *Am Rande des Mr̥cchakaṭika* (*Kuhn's Zeitschrift* XLIV).

1914 *The date of the Allahabad stone pillar inscription of Samudragupta* (*Festschrift Windisch*).

1915 *The digvijaya of Raghu and some connected problems* (*RO* I) *Gleanings from Āsvaghōṣa's Buddhacarita* (*RO* I).

1916 *O języku Ormian polskich* (*Encyklopedia Polska Akademji Umiejętności* III).

1919 *Studies about the Sanscrit Buddhist Literature* (*PKO* 2). (Contenu: *Further notes on the Buddhacarita*, *Buddhacarita et Rāmāyana* II, *Critical notes on the printed text of the Jātakamāla*, *The epical poems of Āsvaghōṣa and the Divyāvadāna*, *Critical notes on the Saundarananda*).

O starożytności języka polskiego (Caractère archaïque de la langue polonaise; *JP* IV).

O pisaniu liter wielkich (L'emploi des majuscules; *JP* IV).

1921 *Notes sur les sources de quelques drames indiens* (*PKO* 4). (Contenu: *Des influences linguistiques et stylistiques dans les littératures de l'Inde*, *La genèse de l'acte IV de Vikramorvaśi*, *L'élément*

populaire dans l'*Abhiññāśakuntala*, *Meghadūta* et *Mālatīmādhava*, La fable dramatique du *Mālatīmādhava* dans la littérature populaire turque).

Wartość uczuciowa deminutywów (La valeur affective des diminutifs; dans les *Prace lingwistyczne ofiarowane Janowi Baudouinowi de Courtenay*, Kraków).

O podstawie psychologicznej zapożyczenia wyrazów obcych (La base psychologique de l'emprunt des mots étrangers; *JP* V).

O błędach językowych (Les fautes de langage; = *Biblioteczka Towarzystwa miłośników języka polskiego*, nr. 3).

1922 *Notes on the Saundarananda, Critical and Explanatory* (PKO 6).

O przyimku „dla“ w dzisiejszej polszczyźnie (La préposition *dla* dans la langue polonaise d'aujourd'hui; *JP* VII).

1925 *Quelques observations sur le rôle du temps et du lieu dans le théâtre indien* (dans *Księga pamiątkowa ku czci Oswalda Balzera*, Lwów).

Trudności i właściwości badań nad dziejami starożytnych Indyj (Difficultés et particularités des recherches sur l'histoire de l'Inde ancienne. — Congrès des historiens polonais à Poznań).

1926 *Granice względności w dziedzinie języka* (Les limites de la relativité dans le domaine du langage. *Mysł Narodowa*, nr. 39).

1927 *La langue, sa nature et son origine* (v. le présent *Bulletin*).

Jerzy Kuryłowicz.

Die allgemeine Sprachwissenschaft in Polen seit 1868.

Der chronologische Ausgangspunkt des vorliegenden Versuchs, den Anteil der polnischen Gelehrten an der Bewegung auf dem Gebiete der allgemeinen Sprachwissenschaft in gedrängter Übersicht darzustellen, ist nicht willkürlich festgestellt worden. Erstens konnte es sich doch nicht um ältere Produktion handeln, die durch die neueren Arbeiten in weite Ferne gerückt worden ist und der ich bereits einige Seiten anderswo gewidmet habe (vgl. *La linguistique en Pologne* in *Przegląd Humanistyczny* III 1—2, insbes. S. 81—88) und zweitens kann man gerade in dem Zeitabschnitt nach Schleichers Tode die ersten Vorläufer und Spuren der mächtigen Strömung beobachten, die einen grossen Umschwung in der modernen Sprachwissenschaft verursacht hat; ich meine das Auftreten der Junggrammatiker. Für uns, Polen, ist diese Periode auch deswegen wichtig, weil erst nach den blutigen Jahren 1863—64 sich nach und nach die Möglichkeit einer ruhigeren wissenschaftlichen Tätigkeit für uns eröffnet hat — hauptsächlich im ehemaligen Galizien. Dazugesellt sich noch der Umstand, dass die ersten Arbeiten von J. Baudouin de Courtenay gerade diesem Zeitraume angehören.

Bereits sein im J. 1868 erschienener Aufsatz *Einige Fälle der Wirkung der Analogie in der polnischen Deklination* (*Beiträge z. vgl. Sprachf.* VI) sollte kurz gehaltene Auseinandersetzungen zur psychologischen Betrachtung der Sprache bringen, aber leider hat A. Schleicher, in dessen Händen die Leitung der *Beiträge d. Z.* sich befand, den Anfang des Aufsatzes gestrichen und durch einige Zeilen über den allgemeinen Charakter der Stämme in der polnischen Deklination ersetzt. Die ursprüngliche Redaktion hat Baudouin de Courtenay aus Anlass des Neudruckes des betreffenden Artikels in dem Sammel-

bande *Szkice językoznawcze* I, Warszawa 1904, in polnischer Sprache wiederhergestellt (S. 176—177). Ich mache auf den Satz aufmerksam, dass in der wirklich gesprochenen Sprache nur Wörter, keine Stämme und Endungen als isolierte Grössen bestehen und dass im Laufe der Zeit nicht nur die Endungen, sondern auch die Stämme Veränderungen und Verschiebungen unterworfen sind. In den soeben zitierten Bemerkungen haben wir bereits den Kern der späteren Auseinandersetzungen des Verfassers, die er vielfach und in verschiedener Form vorgebracht hat. Die Notwendigkeit einer folgerichtigen Unterscheidung zwischen der wirklich gesprochenen Sprache und deren Analyse durch den gelehrten Grammatiker, sowie zwischen dieser letzteren und dem natürlichen Sprachgefühl der Redenden betonend, formulierte Baudouin de Courtenay seine Lehre von der später sogenannten »morphologischen Absorption« (s. weiter unten in dem Abschnitt über Kruszewski), d. h. von dem Zuwachs, den die Endungen auf Kosten der vorhergehenden morphologischen Elemente erhalten, z. B. p. acc. sing. *reke* 'Hand' hat vom heutigen Standpunkt als Endung *e*, obgleich historisch betrachtet darin der Auslaut des Stammes idg. *ā + m* als Endung steckt. Diese Gedanken seines Lehrers hat M. Kruszewski in dem in russischer Sprache veröffentlichten Werke u. d. T. *Lingwisticeskija zamětki* (1880) ausführlich besprochen und weiterentwickelt (s. u.).

In zahlreichen Aufsätzen und Werken, die teilweise konkreten Tatsachen gewidmet sind, warnt Baudouin de Courtenay weiter vor der Gefahr des Hypostasierens der Sprache. Er wird nicht müde ihren psychologischen Untergrund zu betonen und das Augenmerk auf den Unterschied zu lenken, der zwischen der Sprache als individueller Funktion, die dauernd und ununterbrochen ist, und zwischen dem Sprachverkehr in der Gesellschaft existiert; dieser letztere hat wirkliches tatsächliches Dasein nur in gewissen Momenten und betätigt sich nach aussen durch Verkörperung der inneren Sprachvorstellungen. Die Sprache ist psychologisch und sozial. Dieser Auffassung steht die Lehre zur Seite, dass es in der Sprache keine Lautgesetze im gewöhnlichen Sinn dieser Worte als »Naturgesetze« geben kann, da die Sprache vom Standpunkt des Sprechenden ausschliesslich psychisch ist, Lautgesetze als solche also nur in der Aku-

stik möglich sind. Es werden demnach unterschieden psychische Gesetze, die in dem individuellen Sein existieren, und die Gesetze des sozialen Verkehrs, Gesetze der Offenbarung der sprachlichen Vorstellungen durch die Vermittlung des Physischen und Organischen: »il y a beaucoup d'esprits pas assez exigeants et critiques qui confondent la „loi“ avec une simple alternation ou une simple succession des phénomènes; qui confondent la loi, c'est-à-dire une dépendance de fonctions, avec la constatation statistique des faits, et avec une simple coïncidence« (*Rocznik Slawistyczny* III 75). Vgl. weiter: »Si ce (c. à. d. l'inexceptionnabilité des lois phonétiques) n'est pas une phrase vide de sens, cela signifie seulement une certaine uniformité des correspondances phonétiques dans la pensée monolingvistique aussi bien que dans les pensées polylingvistiques, liées entre elles historiquement par la provenance d'une même source, strictement parlé, des mêmes sources« (*ib.* S. 49). »Les „lois réelles“, les lois de dépendance sont cachées au fond, dans un noeud inextricable d'éléments les plus divers« (*ib.* S. 81). Es wird demnach die sogenannte Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze nicht kurzweg abgelehnt, sondern festgestellt, dass man sie anderswo zu finden suchen muss, als es gewöhnlich geschieht. Das tatsächlich gegebene Leben ist ein buntes Gebilde, wo viele Bedingungen zu gleicher Zeit sich betätigen und wo eine wirkliche Identität von allen Faktoren und Ursachen fast nie vorkommt.

Charakteristisch für Baudouin de Courtenay ist weiter die stete und folgerichtige Unterscheidung von *Phonem* = psychischem Äquivalenten des Sprachlautes, und *Graphem* = graphisch-optischem Bilde. *Morphem* ist jeder mit dem selbständigen psychischen Leben versehener und von diesem Standpunkt aus weiter unteilbarer Wortteil. Dieser Begriff umfasst also sowohl Wurzel (*radix*) als auch alle möglichen Affixe und überhaupt alle morphologischen Bestandteile eines Wortes.

»Phonetik, als ein Ganzes, umfasst alle phonetischen Tatsachen, ebenso anthropophonische Tatsachen, d. h. die auf unsere Sinne, auf den Gefühlsinn... und auf den Gehörsinn..., einwirkenden, als auch alle psychophonetische Tatsachen, in welchen sich anthropophonische, sinnliche Tatsachen reflektie-

ren (wiederspiegeln). Daher zerfällt die Phonetik in zwei Teile, in einen anthropophonischen und in einen psychophonetischen Teil« (*Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen*, S. 9).

Den Hauptinhalt dieser soeben erwähnten Schrift, von welcher nur der erste Teil erschienen ist und die eine deutsche Bearbeitung der in dem XX Bande von *Rozprawy Wydziału Filologicznego Akad. Um.* in polnischer Sprache erschienenen Abhandlung bietet, bildet der Versuch einer Klassifikation der phonetischen Alternationen im Zusammenhang mit einer Analyse der verschiedenen Klassen und ihres Zusammenhanges. Es wird festgestellt, dass von der Spaltung eines Phonems in einige andere, unabhängig von dem etymologischen Zusammenhange der sie enthaltenden Morpheme, nur dann die Rede sein kann, wenn die diese Spaltung bedingenden Faktoren vor unseren Augen wirken; andersfalls können die Schlüsse, dass die heutzutage verschiedenen Phoneme einmal ein Phonem waren, nur auf dem Wege der Etymologie gemacht werden. »Eine... vor unseren Augen sich vollziehende Spaltung eines psychischen einheitlichen Phonems in zwei oder mehrere können wir Divergenz nennen« (z. B. nhd. *s* klingt verschieden, je nach seiner Lage und Nachbarschaft). Und weiter lesen wir: »Die irgend einer Divergenz eigene Kausalität kann entweder allgemein menschlich, oder nur ethnologisch, d. h. örtlich und zeitlich bedingt sein. Mit anderen Worten: kombinatorisch-anthropophonische Veränderungen, die den ersten Anlass zur Spaltung eines Phonems geben, vollziehen sich

1) entweder unter dem Einflusse stätig, man kann sagen, ewig wirkender Ursachen,

2) oder unter dem Einflusse von den nur vorübergehend, nur zu einer gewissen Zeit wirkenden Ursachen, unter dem Einflusse von Bedingungen, welche nur einer gewissen Sprachgenossenschaft in einer gewissen Periode ihres sprachlichen Lebens eigen sind« (S. 46—7).

Die Schrift u. d. T. *Die Vermenschlichung der Sprache* (ein Vortrag in Dorpat im J. 1893 gehalten) enthält einige Verallgemeinerungen auf phonetischem Gebiete (vgl. auch den Aufsatz in polnischer Sprache im *Kosmos* (1889).

Die psychologische Grundlage des Sprachlebens wird von

Baudouin de Courtenay ständig betont und vielfach behandelt, insbesondere spricht er mehrmals von der Analogie, und bereits seine Erstlingsschrift ist den Wirkungen der Analogie in der polnischen Deklination gewidmet. Als Hauptvertreter der psychologischen Richtung in der Sprachwissenschaft, hat er grossen Einfluss auf die Entwicklung der Linguistik in Polen ausgeübt. Seine unerschrockene und durchaus folgerichtige Denkweise, sein durch nichts gehemmtes Streben nach der wissenschaftlichen Wahrheit, im Verein mit aussergewöhnlichem Talent sprachliche Tatsachen sich anzueignen, geben uns genügenden Aufschluss über das Geheimnis der anziehenden Kraft, die er immer ausübte. Den politischen Verhältnissen haben wir zu verdanken, dass Baudouin de Courtenay, abgesehen von der kurzen Krakauer Zwischenzeit (1894—1899), eine lange Reihe von Jahren ausserhalb der Grenzen seiner Heimat wirkte, nämlich als Dozent und Professor in Kasan (1875—1883), Professor in Dorpat (1883—1893), zuletzt Dozent und Professor in Petersburg (1900—1918). Seine Lehrtätigkeit in Russland hat genügend bedeutende Spuren hinterlassen, dass man dort von der Kasaner linguistischen Schule spricht. Schliesslich ist er doch nach der Heimat zurückgekehrt und noch jetzt als Honorar-Professor an der Warschauer Universität tätig.

Im engsten Anschluss an Baudouin de Courtenay muss die wissenschaftliche Tätigkeit von M. Kruszewski besprochen werden, der unter seinem Einfluss seit 1875 stand. Insbesondere ist dieser Einfluss bedeutend geworden, als Kruszewski im J. 1878 nach Kasan übersiedelte, wo er schliesslich im J. 1883 Professor wurde. Leider hat eine schwere Krankheit ihm bereits im J. 1884 die Möglichkeit wissenschaftlich sich zu betätigen entrissen. Der Tod ereilte ihn im J. 1887.

Ogleich Kruszewski in seiner Muttersprache nur einen Aufsatz veröffentlicht hat (*Przyczynek do historii pierwotnych samogłosek długich* in *Prace Filologiczne* I 91—101), der eigentlich nur über die Abhandlung von H. Osthoff *Die Tiefstufe im indogerm. Vokalismus* referiert, darf seine Tätigkeit in diesem Überblick nicht übergangen werden. Diese Aufgabe ist in hohem Masse durch Baudouin de Courtenay erleichtert, der die wissenschaftliche Laufbahn seines begabten und früh verstorbenen Schülers ausführlich behandelt hat (zuerst in *Prace*

4*

Filologiczne II, III, dann in dem Neudruck dieses Nachrufes in *Szkice językoznawcze*, S. 96—175).

Kruszewski war tüchtig in der Philosophie geschult und deswegen besaßen für ihn Probleme der allgemeinen Sprachwissenschaft, die er mit Vorliebe bearbeitete, besondere Anziehungskraft. Anderen Aufgaben widmete er weniger Zeit. Es muss im voraus hervorgehoben werden, dass sein wissenschaftliches *credo* starke Einflüsse der Lehren von Baudouin de Courtenay und der deutschen Junggrammatiker, besonders von H. Paul, aufweist. Charakteristisch ist für ihn das Streben allgemeine Gesetze der Sprachentwicklung aufzustellen, jedoch scheitern öfters seine Bemühungen ebensowohl an den linguistischen Tatsachen, wie auch wegen gewisser Mängel der linguistischen Grundsätze, die für ihn massgebend waren. Dazu gehört z. B. die Lehre, dass die Sprachwissenschaft zu den Naturwissenschaften gehört. Teilweise sind Kruszewski's Gesetze eigentlich blosse Formeln, die gewisse allgemeine Tendenzen der Sprachentwicklung zusammenfassen; so wird z. B. als ein „Gesetz der Sprachentwicklung“ die Tendenz aufgefasst und festgestellt, wonach die Welt der Wörter der Gedankenwelt entspricht, bz. zu entsprechen sucht: die Sprache strebt in ihrer Entwicklung, im Allgemeinen und im Besonderen ewig nach einer totaler Entsprechung der Welt der Begriffe (*Očerki*, S. 68—9, 87, 89). Die Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze anerkennend, sucht Kruszewski auf dem Gebiete der Lautentwicklung allgemeine Gesetze zu statuieren. Hier wird zwischen statischen und dynamischen Gesetzen unterschieden. Das statische Hauptgesetz lautet: »Jeder Sprachlaut ist unter denselben Bedingungen akustisch und physiologisch ungefähr derselbe bei allen Individuen im gegebenen Dialekt und im gegebenen Zeitabschnitt«. Und weiter: »Gleiche Sprachlaute sind gleichen Änderungen unterworfen (dynamisches Gesetz)«.

Kruszewski's Verdienst ist, dass er das Prinzip der Analogie, die auf psychischen Assoziationen beruht, folgerichtig zur Erklärung des Sprachlebens heranzog und auf diese Weise sich den Junggrammatikern anschloss. Es gelang ihm auch einige Gedanken von Baudouin de Courtenay weiter zu entwickeln und näher zu formulieren. Ich meine die Lehre von der morphologischen Absorption; der Grundgedanke, wie wir gesehen

haben, gehört bereits dem jugendlichen Baudouin de Courtenay, aber Kruszewski hat ihn weiter ausgebaut und den technischen Ausdruck geschmiedet (vgl. Abschnitt 3. *O morfologičeskoj absorpcii* in *Lingvističeskija zamětki*, 1880). Später, im J. 1883 (vgl. *Očerki nauki o jazykě*), redet er schon von der sogenannten Perintegration; dieser Begriff ergibt sich ihm als nächstfolgende Stufe der Weiterentwicklung der Lehre von der morphologischen Absorption. Es handelt sich hier sowohl um phonetische, wie auch um morphologische Tatsachen. Die Grundformel wäre wie folgt: wenn ein Element A, aus Teilen $a_1, a_2, a_3, a_4 \dots$ bestehend, einen von denselben (z. B. a_3) an das Element B abtritt, das aus b_1, b_2, b_3, b_4 besteht, und dafür z. B. b_2 bekommt, so hat man die sogenannte »Perintegration« vor sich. Ebenfalls lässt sich davon reden, wenn ein Teil A_3 ohne Äquivalent abgetreten wird. Ja, Kruszewski ging so weit, dass Perintegration für ihn auch blosses Verschwinden z. B. von a_3 war; man könnte sogar der Meinung sein, dass unter demselben Begriff auch das Aufkommen neuer Teile verstanden wurde (vgl. Baudouin de Courtenay, *Szkice*, S. 151–2).

Die Magisterdissertation von Kruszewski *K voprosu o guně* (1881) bietet in der Einleitung eine Untersuchung über phonetische Alternationen, die in drei Gruppen geteilt werden, von denen eine jede geprüft und charakterisiert wird. Die Lehre von diesen Alternationen hat Baudouin de Courtenay ausführlicher und folgerichtiger behandelt (vgl. oben, S. 50).

Kruszewski, als Universitätslehrer, hat einen bedeutenden Einfluss ausgeübt und zwar in der ersten Periode neben Baudouin de Courtenay, dann weiter nach dem Abgang desselben nach Dorpat als selbständiger Vertreter des sogenannten »Kasaner Schule«.

Etwas später, als Kruszewski, beginnt seine wissenschaftliche Tätigkeit K. Appel, z. Z. Professor für allgemeine Sprachwissenschaft in Warschau, vordem Gymnasiallehrer daselbst. Sein Augenmerk ist fast ausschliesslich dem Teil der Linguistik zugekehrt, den er als Universitätslehrer vertritt. Leider hat es ihm an freier Zeit gefehlt, um eine zusammenhängende und erschöpfende Darstellung seiner Ansichten über die Sprache und ihr Leben zu geben. Wie viele andere wurde er gezwungen in der Mittelschule zu arbeiten und erst die Wiedergeburt der

polnischen Universität in Warschau eröffnete ihm den Weg zum Lehrstuhl, den er längst verdient hat.

Appels kleinere Schriften, z. T. populär gehalten, haben zum Inhalt verschiedene Fragen und Probleme der allgemeinen Sprachwissenschaft: die Stellung der Sprache in der menschlichen Gesellschaft, ihren sozialen Wert, ihr Verhältnis zu anderen Gebieten der menschlichen Kultur, einige Grundfragen der Sprachpsychologie u. a. Für das dreibändige Sammelwerk u. d. T. *Świat i człowiek (Weltall und Mensch)* hat er den Abschnitt über *Rozwój mowy ludzkiej i języków (Entwicklung der menschlichen Rede und der Sprachen)* geliefert. Er behandelt hier die Frage nach dem Ursprung der Sprache, ihr Verhältnis zum Psychischen und zu den biologischen Prozessen, weiter die Sprache der Tiere, Kinder und der Naturvölker. Es werden ferner anthropologische und paleontologische Tatsachen berührt und endlich soziale sowie kulturelle Verhältnisse behandelt, welche die Sprache betreffen.

Der Verfasser vertritt den Standpunkt der Evolutionslehre. Seiner Ansicht nach hat die Sprache keinen Anfang im gewöhnlichen Sinne des Wortes, da der Urmensch nur die Fähigkeiten weiterentwickelte, welche er von seinen tierischen Vorfahren geerbt hat. Seiner Sprachtätigkeit lagen keine Interjektionen zugrunde, ebensowenig war es von Haus aus eine zweckmäßige Nachahmung der Naturlaute. Vielmehr reagierte er auf die Reize und Anregungen seitens der Aussenwelt vermittels der Intonationen der Stimme, aus denen sich die differenzierten Sprachartikulationen entwickelt haben. Später wurden diese anfangs längeren, komplizierten Artikulationen zergliedert im Zusammenhang mit den Unterschieden, die sich notwendig auf Grund der Verschiedenheiten in der Situation ergaben, die als Ausgangspunkt der Reaktion galt.

Integration und Desintegration sind für Appel keine Gegensätze, im Gegenteil meint er, dass im wirklichen Sprachleben beide Prozesse, d. h. die Zusammenfassung sprachlicher Tatsachen zum Ganzen und dessen Zerlegung sich gegenseitig ergänzen. Weiter meint er, dass es keine scharfe Grenze zwischen Agglutination und Flexion gebe und dieselben gleichzeitig existieren, sowie der synthetische und analytische Sprachbau in derselben Sprache nebeneinander bestehen. Ja selbst der einsilbige isolierende Typus des Chinesischen ist nur als Ergebnis

der Entwicklung zu betrachten. Das stete Oszillieren in der Sprache zwischen dem Festhalten an dem Gegebenen und dem Triebe zur Veränderung beruht nicht nur auf den allgemeinen Lebensverhältnissen, sondern reicht noch tiefer in die Geheimnisse der organischen Lebensprozesse. Unser Nervensystem sowie unsere Muskeln beruhen auf dem ewig sich wiederholenden Gegensatz dieser zwei Elemente. Wenn wir die Rhythmik des Weltalls in der Sprache suchen werden, so kann jede Sprachänderung auf die allgemeine Grundlage der rhythmischen Resonanz und der Transposition der Rhythmen zurückgeführt werden.

Entsteht was Neues, so kommt es in harmonischem Einklange zu stande, in gewisser Proportion zu dem bereits gegebenen System. Logische Zweckmässigkeit ist nur Illusion.

Ebenso wie Baudouin de Courtenay betont auch Appel, dass die Sprache an und für sich nicht existiert, sie ist bloss eine interpsychische Funktion, ein System der Verhältnisse, die im Organismus und zwischen den Individuen in der Gesellschaft vorkommen.

J. von Rozwadowski, Professor in Krakau, nimmt Anteil sowohl an der Arbeit auf dem Gebiete der historisch-vergleichenden Sprachforschung wie auch im Bereiche der allgemeinen Linguistik.

Seine zwei Schriften, die eine in polnischer Sprache (*Semazyologia* in der Zeitschrift *Eos* 1903, auch in Sonderabzügen), die andere in deutscher (*Wortbildung und Wortbedeutung*, 1904) stehen in engem Zusammenhang zu einander, indem die erste Arbeit »in der Form einer systematischen Kritik des Wundt'schen Kapitels über Bedeutungswandel, nur den Ausgangspunkt der (zweiten) bildet« (*Wortb. u. Wortb.*, S. VI). Diese letztere hat folgenden Inhalt: I. Benennung der Gegenstände, II. Allgemeines Verhältnis eines sogenannten Simplex als Benennung eines Gegenstandes zum Kompositum, III. Zusammenfassende Betrachtung der sogenannten Wurzelnomina, Simplizia, Komposita und Wortgruppen als entwicklungsgeschichtliche Bildungstypen, bzw. Benennungstypen der Gegenstände, IV. Der sogenannte Bedeutungswandel der Substantiva, V. Allgemeines Verhältnis der Wortbildung und Wortbedeutung, VI. Wort und Satz, VII. Adjektiv und Verbum, VIII. Beziehungs- und Gattungswörter, XI. Phonetische Vorgänge, Zur Theorie der Grammatik.

Das Grundprinzip der Entstehung von zweigliedrigen Sprachgebilden (Worten) ist bereits in der ersten Schrift formuliert. Die zweite bringt eine Weiterentwicklung desselben nebst Anwendung auch auf dem Gebiet der Phonetik.

Die psychologische Formulierung des Benennungsaktes von Wundt besprechend, meint Rozwadowski, dass dieselbe zu eng und z. T. unrichtig ist. Man sollte nämlich nicht das Wort als ein einheitliches Lautbild der Bedeutung gegenüberstellen, die neben dem dominierenden Merkmal noch relativ dunklere, in der Apperzeption zurücktretende (konstante und variable) Elemente aufweist. Die sprachliche Benennung eines Gegenstandes ist tatsächlich zwar einheitlich, aber zugleich zweigliederig: »auch das Wort ist deutlich ein aus einem dominierenden Element und einem „dunkleren“ Rest zusammenschmolzenes Produkt« (*ib.* S. 6). Die Suffixe haben zwar abstrakte Bedeutung, die aber aus einer früheren konkreten sich entwickelt hat. »Die sogenannte Wurzel ist der sprachliche Ausdruck des dominierenden Elementes, das sogenannte Stammsuffix derjenige der sonstigen Bestandteile der Vorstellung in ihrer weiteren Entwicklung« (*ib.* S. 7). »Ein mit einem sogenannten Stammsuffix gebildetes sogenanntes Simplex ist in seinem Bildungsprinzip mit einem sogenannten Kompositum absolut identisch. Der ganze Unterschied ist nur ein relativer, entwicklungsgeschichtlicher« (*ib.* S. 9). Des Verfassers Beispiele sind: *Neu-land*: poln. *now-ina*, *Wind-mühle*: poln. *wiatr-ak* u. s. w.

Daraus folgt, dass statt eines einheitlichen Wortsymbols in der Wundt'schen Formel ein zweigliederiges zu setzen ist, und weiters: »Das psychologische Symbol [Wundts] δ (A. X.) ist eigentlich weder einem Simplex noch einem Kompositum adäquat. Denn in einem sozusagen noch ganz lebensfrischen Kompositum werden beide Glieder allerdings successiv, aber gleich klar apperzipiert... Und in einem suffixalen Simplex ist das zweite Glied schon derart abgeblasst, dass es nicht mehr in seiner ursprünglichen konkreten Bedeutung, sondern nur als Gattungs- oder Beziehungsexponent apperzipiert wird, sofern man dieses Glied noch als etwas relativ selbständiges auffasst« (*ib.* S. 10).

Weiter wird festgestellt, dass eine als Einheit apperzipierte Wortgruppe entwicklungsgeschichtlich Vorstufe eines festen Kompositums ist; vgl. *Wand-uhr* : poln. *zegar ścienny*; solche Gruppen wie *Federmesser* und *Korkzieher* sind immer prinzipiell zweigliedrig, aber ein jedes Glied kann wieder zweigliedrig sein (*ib.* S. 14). Scheinbar eingliedrig sind im Idg. solche Gebilde wie idg. *pěd- pōd-* (nach Abstrahierung der Kasusendungen), aber in grauer Vorzeit müssen sie zweigliedrig gewesen sein, wenn man auch von den Versuchen absieht »Wurzelnomina« auf *o*-Stämme zurückzuführen (*ib.* S. 17–8).

Auf dem Gebiete des Bedeutungswandels haben wir nach Rozwadowski ebenfalls mit Zweigliedrigkeit zu tun. Es ist nicht richtig von einem Bedeutungswandel z. B. der Wörter *Fuss* und *Bein* zu reden, wenn es sich um Teile eines Tisches handelt: »die Bedeutung änderte sich eben nicht innerhalb dieses Wortes allein, sondern nur in der Verbindung mit der (Gesamt-)vorstellung *Tisch* u. s. w. Das heisst also: wir vollführen nur einen bedingten Identifikationsakt, indem die Identifikation der beiden Vorstellungen, die sich in der Anwendung des Wortes *Fuss* kundgibt, durch das Apperzipieren der nicht übereinstimmenden Elemente der neuen Vorstellung bedingt wird, was sich auch in der Sprache durch das zugehörige Wort *Tisch* offenbart... neben der Identifikation vollführen wir zugleich und untrennbar davon eine Unterscheidung« (*ib.* S. 26–7).

Die Abschnitte von V. an enthalten Ausführungen, welche die Anwendung des Grundprinzips der Zweigliedrigkeit auf andere Elemente der Sprache ausser den Benennungen der Gegenstände darstellen. Was den Satz betrifft, so ist »das sogenannte Subjekt... das identifizierte und das sogenannte Prädikat das unterscheidende Glied der Vorstellung« (*ib.* S. 65). »Eingliedrig« sind solche Sätze, wo das zweite Glied in der Gefühlsbetonung liegt (Vokative, Imperative). »Starke Affekte hindern im allgemeinen eine Gliederung der Vorstellung, einen gegliederten Satz, indem sie selbst an Stelle des unterscheidenden Gliedes sich unterschieben und nur das identifizierte Glied ausgesprochen wird« (*ib.* S. 70). Resultative Eingliedrigkeit bei den Gegenstandswörtern entsteht auf zwiefachem Wege: »entweder geht das ursprünglich identifizierte

Glied schliesslich zugrunde, oder aber es verschwindet das unterscheidende... der erste Fall in zweifacher Weise erfolgen kann: a) durch sogenannte Verdichtung, wenn dieses Glied nicht ausdrücklich genannt zu werden brauchte; b) gewöhnlich durch allmähliches Zusammenwachsen des Gliederpaares, wobei schliesslich nur noch das erste Glied bleiben kann als sogenanntes Wurzelnomen. Der zweite Fall kann ebenfalls auf diese zweifache Weise eintreten, aber in der Regel geschieht das durch die Verdichtung« (*ib.* S. 72). Beispiele: *Adler* aus *edel-ar*, *Feder* aus *Schreibfeder*, *Kirsch* aus *Kirschwasser*. »Etwas absolut Einfaches... gibt es eigentlich überhaupt (abgesehen von Interjektionen) nicht« (*ib.* S. 72).

Ebenso werden Sätze durch Verdichtung eingliedrig, z. B. *Wer kommt da? Hans.*

Wichtig sind folgende Definitionen: »Der Satz ist der sprachliche Ausdruck der zweigliedrigen Apperzeption einer Gesamtvorstellung«. »Das Substantiv ist der sprachliche Ausdruck eines auf Grund der zweigliedrigen Apperzeption einer Gesamtvorstellung entstandenen Begriffes« (*ib.* S. 81).

Adjektive und Verba sind durch Gliederung der gegenständlichen Gesamtvorstellung entstanden, aber die Wundt'sche Auffassung des Unterschiedes zwischen den beiden Wortklassen befriedigt Rozwadowski nicht. Seine Meinung ist auf S. 84—5 dargestellt: »Beide Kategorien beruhen auf den unterschiedenen Gliedern der apperzipierten gegenständlichen Gesamtvorstellungen und der Unterschied zwischen ihnen liegt von Haus aus nicht in dem Inhalt des unterschiedenen Gliedes, sondern in dessen Beziehungsart oder überhaupt in dessen Beziehung zu der identifizierten Vorstellung...« »Die durch das Verbum ausgedrückte Teilvorstellung wird... selbständiger der Gesamtvorstellung gegenübergestellt, im Adjektiv wird sie (eventuell dieselbe: *grünes Gras*, *das Gras grünt*) von derselben nicht so scharf geschieden«. S. 86—7 bringt folgendes Beispiel: »Eine neue Gesamtvorstellung 'glänzendes Wasser' wird gegliedert in das identifizierte Glied 'Wasser' und das unterscheidende 'Glanz'. Das unterscheidende Glied 'Glanz' wird apperzeptiv gegliedert in das identifizierte Glied 'Glanz' und das unterscheidende, z. B. 'Sein' (eius): und durch dieses letztere auf das andere Hauptglied (Wasser) bezogen: *das Wasser glänzt*. Das

unterscheidende Glied wird gegliedert in das identifizierte Glied 'Glanz' und das unterscheidende 'Wasser'; — da aber dieses letztere identisch ist mit dem identifizierten Glied der ganzen Vorstellung, so war es nicht notwendig: Wasser Glanz (-wasser) = *glänzendes Wasser*.

Sowohl der sogenannte bedingte, als auch der sogenannte spontane Lautwandel beruhen ebenfalls auf zweigliedriger apperzeptiver Gliederung (*ib.* S. 94 flg.). Wenn z. B. im Slavischen in der lautlichen Gesamtvorstellung *te* aus dem *t* durch die Palatalisation ein weiches *t'* entsteht, so ist ja das eine Gliederung des Lautes in ein identifiziertes (*t*) und ein unterscheidendes Glied (palatale Artikulation). Ebenso verhält es sich mit dem spontanen Lautwandel: wenn anstatt eines *a* ein breites *ä* entsteht, wenn also das unterscheidende Glied apperzipiert wird, so heisst das, dass ein neuer Lautbegriff sich differenziert hat; sobald in weiterer Entwicklung aus *ä* ein *e* wird, so verschwindet das *a* vollständig, dagegen wird der Zusammenhang mit *a* nicht ganz verwischt, so lange noch ein *ä* besteht. »Die sogenannten Lautgesetze sind weiter nichts anderes als nachgewiesene Differenzierungen« (*ib.* S. 98).

Wie Rozwadowski S. 102 (Anmerkung 1) selbst feststellt, spricht im Grunde genommen von zweigliedriger Differenzierung der Laute bereits Baudouin de Courtenay in seiner Schrift *Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen* (vgl. ob. S. 50).

Der Aufsatz *Ein quantitatives Gesetz der Sprachentwicklung* (*IF* XXV, 1909) bringt einen interessanten Versuch auf Grund von konkreten Tatsachen zu einer Verallgemeinerung zu gelangen, die Licht auf die Entstehung der Sprachgebilde (Wörter) und auf die Grundfunktion der Analogie werfen dürfte. Es handelt sich nämlich um das »Gesetz«, dass der Unterschied zwischen einem »neuen« und einem »alten« Sprachgebilde eine gewisse beständige Grösse bilden muss. Wenn er unter dieses Niveau sinkt, geht er als solcher (bz. das ganze Gebilde) zugrunde; wenn er über das Niveau sich erhebt, bleibt er bestehen, bz. entsteht ein neues selbstständiges Gebilde.

In der philosophischen Sektion des XI Kongresses der polnischen Aerzte und Naturforscher, der in Krakau im J. 1911 tagte, hielt Rozwadowski einen Vortrag über Disautomatisation,

als Gegenstück zur Automatisierung im Sprachleben; auf weiter psychologischer und kulturwissenschaftlicher Grundlage ist das Thema in dem Aufsatz *Zjawisko automatyzacji i tendencja energii psychicznej* in der philosophischen Zeitschrift *Kwartalnik Filozoficzny* I (1922) behandelt; vgl. auch das kurze Referat in *Ruch Filozoficzny* I (1911).

Automatismus und Mechanisierung sind für das gesamte psychische und physische Leben von höchster Bedeutung. Man kann feststellen, dass jede Arbeit auf diesen Gebieten nur dann flott und glatt vorsichgeht, wenn sie sich automatisch vollzieht. Dies gilt auch für die Sprachtätigkeit, aber hier, wie auch sonst im Leben, birgt in sich jeder Automatismus eine grosse Gefahr, indem er im Laufe der Zeit durch Ausschaltung des emotionalen Elementes der Weiterentwicklung und dem Fortschritte hemmend entgegentritt. Solche »Hyperautomatisierung« wächst jedoch nicht ins unendliche, weil das entsprechende Gebilde in diesem Fall ein dem psychischen Prozess genau entsprechendes Zeichen zu sein aufhört. Der Untergang des Gefühlstons ist Ursache, Folge und Symptom eines solchen Hyperautomatismus und es entsteht eine Gegenbewegung, die schöpferisch wird. Z. b. polnisch *bardzo* 'sehr' genügt schon nicht mehr, wenn unser Staunen, Begeisterung, Abscheu u. s. w. zum Ausdruck kommen soll, und wir sagen *strasznie, okropnie* eig. 'schrecklich, fürchterlich'. Das lässt sich feststellen auch in Fällen, die im Verhältnis zum Gefühl scheinbar neutral sind; z. B. der Grund, dass im idg. 'die Hand' so verschiedene Benennungen hat (*kheir, manus, Hand, reka* u. s. w.), ist darin zu suchen, dass dieser Gegenstand eine sehr wichtige Rolle in unserem Leben spielt und deswegen öfters im Zusammenhange mit verschiedenen Gefühlsakten genannt wird. Z. b. sprechen wir Polen nicht nur von *reka*, sondern auch von *lapa, lapka*, eig. *Pfote, Pfötchen*. Hierher gehört auch der bekannte Fall des Auffrischens der Kasus durch Präpositionen. Ja selbst die phonetischen Vorgänge lassen sich auf ein Auffrischen, eine Disautomatisierung zurückführen: automatisch hervorgebrachte Laute verlieren jeden Gefühlston und daher entspringt der Trieb sie abzuändern.

Der Disautomatisierung entgehen 1) Wörter, die tatsächlich in Hinsicht aufs Gefühl gleichgültig sind (z. B. *axis, Achse, oś* u. s. w.) und tausendjahrelang wesentlich dieselben bleiben;

und 2) umgekehrt, Wörter wie geographische Eigennamen, gewisse Zahlwörter, Pronomina, gewisse Negationen u. s. w., die im Gegenteil sehr intensives Gefühlselement besitzen, z. B. *Wisła* als Eigenname unseres Hauptstromes ist von der allergrössten Bedeutung in verschiedener Hinsicht; hierher gehören auch einige Einzelwörter, wie z. B. *Mutter*.

Der Verfasser, der diese Beobachtungen auf breiter Grundlage entwickelt und zeigt, dass sie im gesamten Kulturleben Anwendung finden, bleibt uns noch schuldig eine ausführlichere, speziell für Fachgenossen geschriebene Ausführung dieser so interessanten und wichtigen Beobachtungen.

In dem Aufsätze *Semantyka i gramatyka (Język Polski, IX)* bespricht Rozwadowski das Verhältnis der Semantik (Semasiologie, Bedeutungslehre) zu den anderen Teilen der Grammatik. Nach einer Auseinandersetzung mit den wichtigeren Standpunkten und Darstellungen seiner Vorgänger, stellt er fest, dass wir in der Sprache mit folgenden Grundgebilden zu tun haben: Laut — Wort (ev. Wortgruppe) — Satz — Äusserung — »Werk« (Erzählung, Mitteilung, Gefühlserguss u. s. w.). Ueberall sind zu unterscheiden: I a) einfache Gebilde, b) deren Gruppen; II a) der verhältnismässig feste unabhängige Zustand; b) Alteration; III a) der gegenwärtige Zustand; b) seine Vorgeschichte. Daraus resultiert folgende Einteilung: 1) Lautgebilde: Laute, Lautgruppen (Diphthonge, Affrikaten u. s. w.), Silben, Silbengruppen; 2) Wortgebilde: einheitliche Wörter, Suffixwörter, Zusammensetzungen, Zusammenstellungen, Wortgruppen u. s. w.

Es ergibt sich demnach, dass eine rationelle Auffassung und Bestimmung von Phonetik, Morphologie und Syntax etwas anders ausfallen muss. Phonetik (Lautlehre) ist eigentlich phonetische Morphologie und phonetische Semantik; zweitens hat man zu unterscheiden: Phonetik der Laute, der Wörter, der Sätze, der Äusserung, der Dialekte u. s. w. Was die Morphologie betrifft, so hat man z. B. funktionelle Abänderungen desselben Elementes doch auch auf dem phonetischen Gebiet; darauf beruht der bedingte Lautwandel; weiter hat man »Morphologie« der Silben, Wörter, Zusammensetzungen u. s. w. Syntax haben wir ebenfalls im Bereiche der Laute u. s. w.

Daraus folgt, dass die Begriffe »Phonetik«, »Morphologie« und »Syntax« im hohem Grade relativ sind, und die Nicht-

beachtung dieser Tatsache hat viel Verwirrung verursacht. Die Sprachgebilde müssen als eine ununterbrochene Kette von Tatsachen betrachtet werden; wer durchaus einer Teilung bedarf, möge Laute, Worte und Äusserungen unterscheiden. Stilistik und Rhythmik betreffen sowohl Morphologie, wie Semantik im gewöhnlichen Sinne; sie betreffen weiter alle Arten von Sprachgebilden. Die Fragen, welche hauptsächlich die Semantik betreffen, sind nur kurz angedeutet; deren ausführlichere Behandlung ist der Zukunft vorbehalten. Es muss noch hervorgehoben werden, dass Rozwadowski, die Ansichten seiner Vorgänger besprechend, gegen die Einteilung auf Grund der Gegenüberstellung von »Bedeutung« und »Form« energisch Einspruch erhebt. Jedes Sprachgebilde ist einheitlich, hat eine Gestalt und bedeutet etwas und muss deswegen einheitlich, aber von diesen zwei Standpunkten aus betrachtet werden,

Endlich erwähne ich noch, dass die in mehreren Jahrgängen von *Jezyk Polski* erschienenen Aufsätze (nicht alle) von Rozwadowski, in denen er über die wichtigsten Tatsachen des Sprachlebens und der Sprachentwicklung handelt und an alle Gebildeten sich wendet, in ein Sammelbändchen zusammengefasst unter d. T. *O zjawiskach i rozwoju jezyka* im Jahre 1921 erschienen sind. Hier entwickelt der Verfasser z. T. auch diejenigen Gedanken, die in den oben besprochenen Schriften, welche für Fachgenossen bestimmt sind, vorgetragen werden. Ich verweise noch auf den Vortrag: *Les tâches de la linguistique* (*Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* XXV 3, Nr. 78, 1925, S. 105 ff.).

J. Łoś, Professor in Krakau, hat sich hauptsächlich der Polonistik gewidmet, deren er einer der bedeutendsten Vertreter ist, aber es sind ihm auch Fragen von allgemeiner Bedeutung nicht fremd. Gelegenheit sich darüber zu äussern boten ihm ersters seine zusammenfassende Darstellung der historischen Grammatik der polnischen Sprache (bis jetzt Teil I—III), sowie der von seiner Feder herrührende Abschnitt über die Syntax in der grossen historischen Grammatik des Polnischen u. T. *Jezyk Polski* (2. Aufl., Kraków, 1923), und zweitens seine Grammatik des Altslawischen¹⁾. Wir verdanken ihm ausserdem

¹⁾ *Gramatyka polska 1922—7, Gramatyka starosłowiańska 1922.*

eine spezielle Untersuchung über das Verhältnis des Satzes zu anderen morphologischen Typen (*Stosunek zdania do innych typów morfologicznych* im XLVI B. der *Rozprawy Wydziału Filologicznego Akademii Umiejętności*, Kraków 1909 und in Sonderabzügen). Dieser grösseren Monographie ging eine kleinere Arbeit voraus, die bereits im J. 1908 in der Sitzung der Polnischen Akademie vorgetragen wurde (vgl. *Sprawozdania Akademii Umiejętności* za kwiecień 1908 und *Bulletin de l'Académie de Cracovie*, Mars-Avril 1908), wo ein ausführliches Referat in deutscher Sprache u. d. T. *Über gewisse Funktionen des Nominativs und Vocativs* zu lesen ist.

Seine Analyse des Satzes beginnt Łoś mit einer kurzen Besprechung der bisher geäusserten Meinungen und Definitionen, die den Satz betreffen und knüpft des weiteren seine Ausführungen an die Ansichten von Rozwadowski (s. o. S. 57 flg.).

Es handelt sich a) um die Definition des Satzes, die nach Rozwadowski, wie bereits oben mitgeteilt worden ist, folgendermassen lautet: »Der Satz ist der sprachliche Ausdruck der zweigliedrigen Apperzeption einer Gesamtvorstellung« und b) um seine Genese. Łoś meint nämlich, dass die obige Definition des Satzes annehmbar wäre, wenn sie dessen beide Teile näher definierte. Was darüber R. sagt, ist für Ł nicht überzeugend. Sowohl Rozwadowski's Äusserung, dass der einzige prinzipielle Unterschied zwischen Substantiv und Satz in der Art, bzw. in dem Grade der apperzeptiven Gliederung und Zusammenfassung liegt, d. h. in einer vollkommeneren Beziehung des Gegliederten und in dem Fortdauern der analytischen Apperzeption auf der Seite des Satzes — nicht aber im Inhalt der Vorstellung, wie auch seine Herleitung des Substantivs aus dem Satz, aus dem sich das Substantiv entwickelte, werden von Łoś angefochten. Er meint, dass die damit im Zusammenhang stehende Lehre von der ursprünglichen Zweigliedrigkeit eines jeden Substantivs zwar überzeugend dargelegt ist, es jedoch fraglich sei, ob auch z. B. die vedischen Wurzelnomina tatsächlich auf diese Weise entstanden sind. Weiter ist es für Łoś wahrscheinlicher, dass ursprünglich nicht der zweigliedrige Satz im Sinne von Rozwadowski, sondern ein Lautgebilde (oder ein Komplex von Lauten) existierte, welches in Bezug auf Bedeutung den heutigen Sätzen gleich war, formell aber den heu-

tigen Wörtern, z. B. den eingliedrigen Hauptwörtern, analog war. Dazu gesellen sich die Schwierigkeiten, wenn man auf die von Rozwadowski vorgeschlagene Weise nicht nur das Hauptwort, sondern auch das Verbum und andere Redeteile aus dem Satze ableitet. Das Verbum ist ja im heutigen Sprachgebrauch ein Satz in der ersten und zweiten Person. Desgleichen birgt die Endung der dritten Person den Hinweis auf ein näher nicht bestimmtes Subjekt, das erst durch ein Hauptwort (od. dessen Stellvertreter) bestimmt wird. Daraus folgt, dass das pronominale Element in der Verbalendung dem Suffix eines Substantivs entspricht. Es folgen noch einige weitere Bemerkungen und endlich wird das Facit gezogen: der Satz, ob ein- oder zweigliedrig (prädikativ oder attributiv), besass immer ein Charakteristikum, das ihn von anderen morphologischen Typen unterschieden hat, nämlich dasselbe, was noch jetzt nicht nur im Satze, sondern auch in der einfachen Personalform vorkommt. Der Satz muss deswegen nicht mit der Form des Nomens, sondern mit der Form des Verbums zusammengestellt werden (S. 196—200).

Auf S. 235 liest man: Die allgemeinste sprachliche Form die für uns eine geschlossene Einheit bildet, ist der Ausdruck unserer Orientation in der uns umgebenden Welt oder das Feststellen unserer psychischen Stimmung. Die erste Art ist ein Satz, die zweite — ein interjektioneller Ausdruck. Zu der letzteren gehören auch (vgl. S. 207) der Vokativ und unpersönliche Imperativformen (z. B. der Infinitiv als Ausdruck des Befehls). Eingliedrige Ausdrücke können nur als Satzäquivalent auftreten; sie sind mehr als ein Begriff, da es dazu noch ein plus gibt, das manchmal uns nur dunkel vorschwebt (S. 233).

Schliesslich wird auf S. 142 — 3 folgendes Schema gegeben:

A. Gefühlsausdrücke:

1. Interjektion.
2. Nomen, als gleichzeitiger Ausdruck des Gefühls und des Begriffs.
3. Interjektionssatz. Abgebrochene Rede.

B. Ausdrücke der Reflexion:

1. Zweigliedriger Satz.

2. Subjektloser Satz¹.

3. Satzäquivalent.

Die historische Entwicklung der Gruppe B verlief mutmasslich folgenderweise:

1. Stamm mit weiter od. enger Bedeutung. Formell eingliedriger, semantisch zweigliedriger Satz; das zweite Glied in der Situation; Orientation im Raume.

2. Zweigliederige Gruppe: Stamm + Suffix, d. h. Symbol des Begriffs der Eigenschaft + Symbol des Gegenstandsbegriffes in Gegenüberstellung zum Begriff »ich«; ursprünglich zweigliedriger Satz; Orientierung im Raume.

3. a) Stamm + Personalsuffix; Verbum = Satz; Orientierung im Raume, später auch in der Zeit.

b) Stamm + unpersönliches Suffix; Wort, zweigliedriges Nomen: es dominiert entweder das identifizierende, oder das differenzierende Glied.

4. Eingliedrigkeit des Nomens, Funktionskumulation:

a) Hauptwort.

b) Eigenschaftswort.

5. Ausscheiden des Verbuns und des Satzes:

a) Verbum 1 und 2 Pers. = Satz;

b) Apposition zum Subjekt der 3 Pers. = zweigliedriger Satz; mit Nomen als Subjekt und Verbum als Prädikat.

6. Ergänzung des Begriffs der Eigenschaft = Satz mit Nomen als Subjekt und Verbum od. Nomen als Prädikat.

7. Subjektloser Satz.

8. Satzäquivalente.

In einem kleineren Aufsatz (*Język Polski*, IV) sucht Łoś die traditionellen Redeteile gegen die Angriffe der Kritik zu verteidigen.

Der unserer Wissenschaft leider zu früh entrissene A. Gawroński (1885—1927)¹, Professor in Lwów (Lemberg), unser bedeutendste Indologe, hatte viel Interesse auch für allgemeine

¹ Die sogenannten subjektlosen Sätze sind nach Łoś aus Subjektsätzen entstanden.

¹ Vgl. zwei Nachrufe von Prof. Nitsch: 1) in *Język Polski* XII, 1 und 2) in *Przegląd Współczesny*, 1927, II.

Sprachwissenschaft. Seine umfassenden und vorzüglichen Kenntnisse von Sprachen und Literaturen, die dem Indogermanist durchschnittlich fern bleiben, erweiterten seinen Gesichtskreis in seltener Weise. Leider hat er wenig veröffentlicht, und man kann behaupten, dass er das Meiste mit ins Grab genommen hat. Gawroński behandelt öfters auch konkrete Fragen der Sprachgeschichte in der Art, dass der Leser viel Belehrung und Anregung zugleich im Bereich prinzipieller Fragen erhält.

Insbesondere mache ich auf folgende Aufsätze aufmerksam: 1) *Wartość uczuciowa deminutywów (Ueber den Gefühlswert der Deminutiva)* in *Prace lingwistyczne ofiarowane J. Baudouinowi de Courtenay*. 2) *O podstawie psychologicznej zapożyczenia wyrazów obcych (Ueber die psychologische Grundlage der Wortenlehnung)* (*Język Polski*, VI), wo die psychologischen Faktoren der Entlehnung von Fremdwörtern besprochen werden. Es wird auf das Moment der starken Gefühlsakzentuierung des betreffenden Begriffs auf Grund der Bereicherung durch ein neues Bedeutungselement hingewiesen. 3) *O pisaniu wielkich liter (ib. IV)* hebt ebenfalls das psychologische Moment hervor, welches das Schreiben der grossen Buchstaben bedingt; es handelt sich um das Andeuten auch in der Schrift des dominierenden psychischen Elementes. 4) *O błędach językowych (als N. 3 der Bibliothek des Vereins: Towarzystwo miłośników języka polskiego erschienen)*, d. h. Über die Sprachfehler. Weit entfernt einen 'Antibarbarus' zu schreiben, belehrt Gawroński jeden intelligenten Leser, worauf die Verschiedenheiten und Neubildungen in der Sprache beruhen. 5) *Granice względności w dziedzinie języka (Myśl Narodowa, 1926, N. 39)*, d. h. Über die Grenzen der Relativität in der Sprache; dieser Aufsatz ist gegen die Auffassung von Baudouin de Courtenay gerichtet, der als absolute Werte nur die individuelle Sprache und die Sprache als Eigentum der ganzen Menschheit anerkennen will. Dem entgegen betont Gawroński den »absoluten Wert« eines jeden Dialektes und jeder Volkssprache. Dieser Aufsatz, der ohne ausdrückliche Einwilligung des Verfassers drei Jahre später und in einer mehr politischen Zeitschrift erschienen ist, wird in dem Sammelbande, der Gawroński's Nachlass enthalten wird, noch einmal abgedruckt werden.

Ich verweise noch auf seinen posthumen Aufsatz, der eben unser Bulletin eröffnet.

St. Szober, Professor der polnischen Philologie in Warschau, dem wir die beste deskriptive Grammatik der polnischen Literatursprache verdanken, welche auch die historische Entwicklung in aller Kürze behandelt, hat mehrmals Gelegenheit gehabt sich über Probleme von allgemeinsprachlichem Charakter zu äussern. In seinen zahlreichen Aufsätzen in pädagogischen Zeitschriften und Sammelwerken, sowie in seiner Grammatik (*Gramatyka języka polskiego*, wydanie drugie, Warszawa 1923) berührt er verschiedene Seiten des Sprachlebens. Dazu gesellen sich Aufsätze: *O uczuciu w języku* (Über das Gefühl in der Sprache) in *Język Polski*, 1921, *Zjawiska stylu w stosunku do innych zjawisk językowych i stanowisko stylistyki wobec językoznawstwa* (Die stilistischen Tatsachen im Verhältnis zu anderen sprachlichen Tatsachen und das Verhältnis der Stilistik zu der Sprachwissenschaft) in *Prace zbiorowe, ofiarowane J. Baudouinowi de Courtenay*, Kraków, 1921, und schliesslich ein Abriss der allgemeinen Sprachwissenschaft (*Zarys językoznawstwa ogólnego*, I, Warszawa, 1924).

Szober vertritt folgerichtig die psychologische Richtung in der Linguistik. Man muss ihm für seine Bemühungen Dank wissen, die insbesondere der Förderung der sprachwissenschaftlichen Kultur auf unseren Schulen und in den weiteren Kreisen der Gebildeten gewidmet sind. Ich gedenke nicht nur seiner Schriften, sondern auch der regen Tätigkeit auf pädagogischem Gebiet, welches das Hauptgebiet seiner Arbeit vor der Eröffnung unserer Universität in Warschau war; demselben Ziele dienen auch zahlreiche Vorlesungen in verschiedenen Vereinen, Kreisen und Gesellschaften.

Szober's Haupteinstellung auf die Psychologie, als letztes Erklärungsprinzip der sprachlichen Tatsachen, wobei manches andere zu kurz kommt, erklärt uns genügend sein Verhalten zu vielen Problemen der allgemeinen Sprachwissenschaft. Z. B. ist für ihn das Wort nur ein Symbol eines psychischen Inhaltes (*Gram.*, § 163). Die Wörter werden ihrer Bedeutung nach folgendermassen eingeteilt: 1) Wörter als Zeichen der Bestandteile des Gedankens und 2) als Zeichen der Gefühle. Charakteristisch ist für Szober die weitere Einteilung der ersten Gruppe. Tabellarisch sieht sie aus, wie folgt:

		Wörter mit konkreter Bedeutung. Zeichen der konkreten Gegenstände.	Wörter mit abstrakter Bedeutung, dem Grade der Abstraktion gemäss geordnet.		
			Zeichen der charakteristischen Eigenschaften der Gegenstände (Eigenschaften, Tätigkeiten und Zustände).	Zeichen der Eigenschaften der Eigenschaften.	Zeichen abstrakter Begriffe.
Wörter mit reeller Bedeutung.		1. Konkrete Hauptwörter.	2. Eigenschaftswörter. 3. Verba.	4. Adverbia.	5. Abstrakte Hauptwörter.
Wörter mit formell-reeller Bedeutung.	Pronomina.	6. Substantiv-Pronomina.	7. Adjektiv-Pronomina.	8. Adverbial-Pronomina.	9. Substantiv-Pronomina.
	Zahlwörter.		10. Adjektiv-Zahlwörter.	11. Adverbial-Zahlwörter.	12. Substantiv-Zahlwörter.
Formelle Wörter.		13. Beiordnungsbindewörter. 14. Unterordnungsbindewörter. 15. Präpositionen.			

Dazu einige Erläuterungsworte. Als Wörter mit reeller Bedeutung (Gruppe 1—5) gelten diejenigen Vertreter dieser Kategorie von Sprachzeichen, welche Exponente solcher Vorstellungen sind, die mehr oder minder auf unseren Sinneserfahrungen beruhen. Formell-reell sind diejenigen Wörter, welche eigentlich nur Zeichen der Form des mit ihnen verbundenen Gedankeninhalts sind; z. B. 'er' ist Exponent einer Gegenstandsvorstellung, aber deren Inhalt ist nicht damit bezeichnet; dieser muss in jedem gegebenen Fall hinzugedacht werden. Formell ihrer Bedeutung nach sind die Wörter, welche nur die Zusammenhänge zwischen den einzelnen Bestandteilen des Gedankens bezeichnen.

Man sieht, dass Szober in seiner Einteilung und Klassifikation von Wörtern die formelle Seite (in gewöhnlicher Bedeu-

tung dieses Wortes) gänzlich vernachlässigt und die ist doch die einzige, welche in der Sprache tatsächlich verschiedene Ausdrücke besitzt, insofern der Sprache überhaupt Formen von Einzelwörtern zu Gebote stehen.

Der Satz, wenn es sich um die Entstehung seines Inhaltes in unserem Bewusstsein handelt, ist das Ergebnis des analytischen Verfahrens. Zuerst entseht ein Gebilde in allgemeinen und verschwommenen Umrissen, erst im folgenden Moment wird es mit Hilfe der entsprechenden Sprachsymbole zergliedert, indem wir Vorstellungen von Gegenständen und Eigenschaften aussondern (*Zarys*, S. 82). Das Verhalten des Zuhörers ist dem entgegengesetzt. Hier handelt es sich um Synthese der akustischen Eindrücke, die in seinem Bewusstsein entsprechende Sprachsymbole und denen entsprechende Vorstellungen der Gegenstände und Eigenschaften hervorrufen, die sich zu einem Ganzen synthetisch zusammenschliessen (*ib.* S. 88). Die oben angeführte Definition des Satzes vom Standpunkt des Sprechens wird im Anschluss an die Betrachtungen, welche die Stellung des Hörers betreffen, noch durch das Merkmal ergänzt, dass die Vorstellungen der Gegenstände und Eigenschaften in gewissen logischen Verhältnissen zu einander stehen (*ib.* S. 88, vgl. S. 81). Aber S. 81 lesen wir wieder etwas, was damit nicht im Einklang steht: Der Satz, vom Standpunkt der Synthese behandelt, wäre ein Sprachzeichen, dass auf Assoziation mindestens zweier Vorstellungen im Bewusstsein des Sprechenden hinwiese.

Seinen Ansichten über Ziele und Aufgaben der Stilistik hat Szober zweimal ausführlicher Ausdruck gegeben: erstens in dem oben zitierten Aufsatz in der Festschrift für Baudouin und zweitens in dem Abriss der allgemeinen Sprachwissenschaft (*Zarys*, insb. S. 197 fg.).

Der Stil wird folgendermassen definiert (*Zarys*, S. 205): er ist Ergebnis des Verhältnisses der im Satze enthaltenen semasiologischen Vorstellungen zu der Gesamtvorstellung, die in unserem Bewusstsein existiert und die durch den Satz ausgedrückt wird. Der Stil betreffe also auch die lautliche Seite: Rhythmus und Melodie, welche Gefühlsausdrücke sind.

Der Stilistik wird bei uns überhaupt ziemlich viel Interesse gewidmet und das ist ein erfreuliches Zeichen, denn dieses Gebiet war so ziemlich bis vor Kurzem ein Aschenbrödel

der Sprachwissenschaft. In Polen beginnt der Umschwung in dieser Hinsicht bereits im Jahre 1920, in dem die kleine Schrift von L. Komornicki: *Dotychczasowy stan stylistyki polskiej (Der bisherige Stand der polnischen Stilistik)* erschienen war. Ausser den bereits erwähnten Äusserungen von Szober muss auf die Diskussion hingewiesen werden, die aus Anlass eines Vortrages von St. Wędkiewicz, Professor der romanischen Philologie in Krakau, in der Sitzung des Vereins »Towarzystwo Miłośników języka polskiego« im Jahre 1922 in Krakau sich entwickelt hat (vgl. *Język Polski*, VII, wo ein Referat darüber zu lesen ist). Wędkiewicz hat seine Ansichten bereits früher in der Schrift: *O stylu i stylistyce (Ueber Stil und Stilistik)* (Kraków, *Sprawozdanie Gimn. realnego za r. 1913—1914*) entwickelt. St. Wędkiewicz's Definition lautet, wie folgt: der Stil ist die individuelle Art der sprachlichen Expression. J. Łoś, sich dem Referenten anschliessend, macht auf die historische Stilistik aufmerksam, von der er mehr Nutzen hofft, als von den Studien, die der Gegenwart gewidmet sind. K. Nitsch, den bereits im J. 1911 in seiner Schrift *Mowa ludu polskiego* die Stilistik als Lehre von der individuellen Sprachweise definiert hat, ist im allgemeinen derselben Meinung, wie St. Wędkiewicz. Dementgegen meinte T. Kowalski, dass infolge des im allgemeinen so schwachen Individualismus Aufgabe der Stilistik vielmehr die sprachliche Untersuchung der kulturellen Gruppierungen in der Gesellschaft sei; es wäre also die Stilistik eine Art sozialer Dialektologie. Die Ausführungen von J. Rozwadowski haben einen szeptischen Anstrich. Er hat darauf hingewiesen, dass bisjetzt die Studien über die Sprache sogar genialer Poeten keine grössere Erfolge aufzuweisen vermögen. Es bestehe weiter die Gefahr, dass man sich in Kleinigkeiten verlieren könnte, wenn man all die Einzelabweichungen von der Norm sammeln würde. Im ganzen meint er, könnte man die Stilistik *in abstracto* als eine Individualgrammatik in weiterem Sinn auffassen. Übrigens verweise ich auf seine Äusserungen in dem oben angeführten Aufsatz *Les tâches de la linguistique*, S. 112 fg.

H. Gaertner, z. Z. Professor in Lwów (Lemberg), hat den Fragen, welche die Stilistik betreffen, 3 Aufsätze gewidmet (s. u.); er vertritt den Standpunkt, dass die stilistischen Untersuchungen individuelle Eigentümlichkeiten in der Sprache zum

Gegenstand haben; »individuell« im weiteren Sinne, also nicht nur das, was dem Einzelnen angehört, sondern auch was ganzen Gruppen eigentümlich ist.

Ueber meinen Anteil an der Arbeit auf dem Gebiete der allgemeinen Sprachwissenschaft kann ich selbstredend nicht handeln; deswegen verweise ich nur auf die folgende bibliographische Zusammenstellung, wo auch diejenigen Schriften anderer Fachgenossen im weiteren Sinn zu suchen sind, die in der obigen zusammenhängenden Darstellung nicht besonders erwähnt worden sind.

Bibliographie.

Abkürzungen: JP = *Język Polski*. — PF = *Prace Filologiczne*. — PФВ = *Russkij Filologičeskij Věstnikü*. — ФЗ = *Filologičeskija Zapiski*. — ЖМНП = *Żurnalü Ministerstwa Narodnago Prosvěšćenija*.

J. Baudouin de Courtenay's erstes Auftreten im Druck gehört bereits dem J. 1865 (polnische Uebersetzung des Aufsatzes von J. Ew. Purkyně ueber den Vorteil des lateinischen Alfabet für die slavischen Sprachen, sowie eine kleine Schrift über die Anzeige dieser Schrift in *Tygodnik Ilustrowany*), aber seine wissenschaftliche Tätigkeit auf dem Gebiete der allgemeinen Sprachwissenschaft beginnt eigentlich im Jahre 1868.

1) *Einige Fälle der Wirkung der Analogie in der polnischen Deklination* (*Beiträge zur vergl. Sprachforschung*, 1868); in polnischer Sprache liest man diesen Aufsatz in *Szkice językoznawcze* (Warszawa, 1904, S. 176—248), wo auch die von Schleicher gestrichenen einleitenden Bemerkungen wiederhergestellt worden sind (vgl. ob. S. 47).

2) *Někotoryja obščija zaměčanja o jazykověděnii i jazykě* (Ж. М. Н. Пр., 1871). Antrittsvorlesung, in der auf 37 S. die Unterschiede zwischen wissenschaftlichem und praktischem Sprachstudium hervorgehoben werden; es folgt die Besprechung der wichtigsten sprachlichen Kategorien (Analogie usw.), eine Klassifizierung der Teile der Sprachwissenschaft, der Sprachen selbst und schliesslich wird Definition der Sprache gegeben.

3) *Opytü fonetiki rezjanskichü govorovü*, Warszawa-Peterburgü 1875, enthält mehrere Passus, die über Methode und Praxis der Einteilung der Dialekte handeln, insb. auf slavischem Gebiet.

4) *Glottologičeskija zamětki* (Ф. 3., 1877), 16 S. Ueber das besondere ethnologische Substrat in der Sprache (aus Anlass gewisser Erscheinungen der resjanischen Dialekte).

5) *Note glottologiche* (*Atti del IV Congresso Internazionale degli Orientalisti*, Firenze, 1881) 29 S. Es werden die Fragen behandelt, die auch N 3 und N 4 besprechen.

6) *Otčety o zaniatijachü po jazykověděniju vü 1872 i 1873 g. (Izvěstija Kazanskago Universiteta, 1877—78)*. Bericht über seine Studien im Auslande, den B. d. C. als Stipendist des russischen Ministeriums demselben vorgelegt hat.

7) *Podrobnaja programma lekcij vü 1876—78 i 1877—78 učebn. g. (Kazanĭ—Varšava, I, 1878, S. 92, II, 1881, S. 320—XIV)* enthält Teile, die allgemeine Sprachwissenschaft berühren (Physiologie und Psychologie der Sprache, Klasifikation der Sprachen).

8) *Něskolko slovü o sravnitelnoj grammatikě indojeuropejskichü jazykovü* (Ж. М. Н. Ип., 1881, XII, S. 269—321); in polnischer Sprache (abgekürzt) in *Pravda*, 1881, N 1—17; eine neue Bearbeitung und Weiterführen von N 3.

9) *Kratkija istoričeskija svěděnija, kasajuščijasja govoriaščej mašiny Fabera (Protokoly sekcii fiziko-matematičeskichü naukü Obščestva Jestestvoispytatelej, Kazanĭ, 1883, 5 S.)* über die Fabersche Sprechmaschine; mir nicht zugänglich.

10) *Uebersicht der slavischen Sprachenwelt im Zusammenhange mit den anderen arioeuropäischen (indogermanischen) Sprachen*. Antrittsvorlesung in Dorpat am 6/18 Sept. 1883 (Leipzig, 1884, S. 21). U. a. wird die Unmöglichkeit betont, bei dem jetzigen Stand der Wissenschaft eine genetische Klassifikation der Sprachen zu geben; es genügt vorläufig eine genaue Charakteristik der einzelnen Sprachen und deren Gruppen und der Eigentümlichkeiten, die für die einzelnen Sprachen von Wichtigkeit sind sowohl auf phonetischem, wie morphologischem Gebiete.

11) *Z patologji i embrjologii języka (P. F., I, 1885—86, S. 14—58 u. 308—344)*. §§ 1—8 enthalten allgemeine Bemerkungen zur Pathologie und Embryologie der Sprache, § 9 ff. Beobachtungen der Sprachaberrationen eines Knabens (6 Jahre alt), der eine teilweise Aphasie besass; die Beobachtungen vom J. 1875 wurden in späteren Jahren (1776—77, 1880—81) aufgenommen. S. 308—344 enthalten ein Wörterbuch der oben genannten Person.

12) *Mikołaj Kruszewski, jego życie i prace naukowe (P. F. II—III)*, auch in *Szkice językoznawcze*, S. 97—175. Eine ausführliche Besprechung der wissenschaftlichen Tätigkeit von M. Kruszewski im Zusammenhang mit der Geschichte seines Lebens.

13) *O zadaniach językoznawstwa (P. F. III, S. 92—165)* auch *Szkice językoznawcze* S. 24—49. Ueber Aufgaben der Sprachwissenschaft und derer praktischen Anwendung.

14) *O ogólnych przyczynach zmian językowych (P. F. III, S. 447—8)*, auch *Szkice językoznawcze*, S. 50—96. Ueber die Sprachänderungen vom Standpunkt der Theorie von der Ersparnis an Arbeitskraft.

15—16) *Vermenschlichung der Sprache*. Ein Aula-Vortrag, gehalten zu Dorpat. Hamburg, 1893. (*Sammlung gemeinverständlicher Vorträge*). Vgl. *O pewnym statym kierunku zmian językowych w związku z antropologją*. Odczyt w Krakowie, 1899 (*Kosmos*, 1899) S. 19. Im Zusammenhang mit der Entwicklung des Menschen hat ein Verschieben der Artikulation von unten nach oben und von hinten nach vorn stattgefunden.

17) *Próba teorji alternacyj fonetycznych (Rozprawy Wydz. filol. Akad. Um., S. 129—364, Kraków, 1894).*

18) *Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen. Ein Capitel aus der Psychophonetik, Strassburg, 1895. Ueber NN 17—18 vgl. o. S. 49—50.*

19) *Lingwističeskija zamětki (Ж. М. Н. II, 1900).*

20) *Językoznawstwo czyli lingwistyka (Prawda, 1901); ungekürzter Neudruck u. d. T. Jęz. czyli lingw. w wieku XIX in Szkice językoznawcze, S. 1—23. Ueber Aufgaben, Teilung und Geschichte der Sprachwissenschaft im XIX Jahrh.*

21) *O směšannomü charakterě všechü jazykovü (Ж. М. Н. II, 1901). Ueber den gemischten Charakter aller Sprachen.*

22) Zwei Vorträge in »Towarzystwo przyrodników im. Kopernika« w Krakowie. I. O dwojenu się wrażeń. II. O złudzeniach (dokładniej o paramnezji), *Przegląd filozoficzny*, V. Beiträge zur Psychologie (über Doppelbewusstsein und Paramnäsie), z. T. auch Sprache betreffend.

23) *Zamětka obü izmeniajemosti osnovü sklonenija, vü osobennosti že obü ichü sokraščeniü vü polzu okončaniü (P. Ф. B. 1902, S. 14). Ueber die Abänderungen der Stämme, insb. über deren Verkürzung zugunsten der Endungen; ein verspäteter Abdruck der im. J. 1870 verfassten Antrittsvorlesung, die nicht vorgetragen wurde, weil nur eine genügte (vgl. N 2).*

24) *Próba uzasadnienia samoistości zjawisk psychicznych na podstawie faktów językowych (Rozprawy Wydz. Filol. Ak. Um., XL, S. 69—93). Ein Versuch die Selbständigkeit der psychischen Vorgänge auf Grund der sprachlichen Tatsachen zu erweisen; B. d. C. sucht darzulegen, dass die experimentelle Psychologie die sprachlichen Tatsachen entweder nur oberflächlich, oder gar nicht behandle und dass dieselben eben die Unzulänglichkeit dieser Methode beweisen.*

25) *Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen* (Veranlasst durch die gleichnamige Broschüre von K. Brugmann und A. Leskien) in *Ostwald's Annales der Naturphilosophie*, VI (1907). Im Gegensatz zu den obengenannten Sprachforschern verteidigt B. d. C. die Idee der künstlichen Weltsprache; vgl. auch den Aufsatz in *Krytyka*, 1908.

26) *O związku wyobrażeń fonetycznych z wyobrażeniami morfologicznemi, syntaktycznemi i semazjologicznemi*, 1908 (Odbitka ze *Sprawozdań Tow. Nauk. Warsz.*, str. 9—28). Ueber den Zusammenhang der Lautvorstellungen mit morphologischen, syntaktischen und semasiologischen Vorstellungen. B. d. C. weist nach, dass in der Entwicklung der polnischen Sprache z. T. der Untergang der eigentlichen Morphologie zu beobachten ist. Der Unterschied der verschiedenen Deklinationsendungen, die ehemals im Zusammenhange mit der Verschiedenheit der morphologischen Typen stand, geht entweder unter oder wird auf rationelle Weise gruppiert auf Grund der Assoziationen vom fonetischen oder semasiologischen Charakter. Weitere Bemerkungen über den allgemeinen Charakter der Umgruppierungen der sprachlichen Tatsachen.

27) *Zarys historii językoznawstwa czyli lingwistyki (glottologii) in dem II B. des Sammelwerkes Dzieje myśli*, S. 35—293. Abriss der Geschichte der Sprachwissenschaft.

28) *O prawach głosowych* (R. S. III, 1—56, Resumé in französischer Sprache, 57—81), vgl. o. S. 48—49.

29) *Charakterystyka psychologiczna języka polskiego* in dem II B. der *Encyklopedia polska Akademii Umiejętności* (1915), S. 154—226. Eine psychologische Charakteristik der polnischen Sprache.

30) *O relativnosti v oboru jazykovém* (*Vědecký Sborník*, V, v Praze, 1922, S. 80—87). Ueber den Relativismus in der Sprache, polnisch in *Przeгляд Warszawski*, 1923, N 17).

Ausserdem sei hingewiesen auf Artikel in der *Encyklopedia powszechna ilustrowana* u. d. T. *Fonema, Fonologja, Gramatyka, Język i języki, Językoznawstwo*; zahlreiche Rezensionen und Besprechungen in verschiedenen Zeitschriften besonders in: *Beiträge z. vgl. Sprachf.*, *Φ. 3.*, P. *Φ. B.*, *Ж. М. П. Пр.*, *Изв. Каз. Унив.*; Artikel in der russischen Enzyklopädie von Brockhaus-Efron; *Zarys historii języka polskiego* (Warszawa, ohne J.), wo manche Bemerkungen allgemeinen Charakters sich befinden, und litographierte Ausgabe der Petersburger Vorlesungen über Sprachwissenschaft u. d. T. *Vvedenije w jazykoveděnie* (5-te Auflage).

Der Band *Szkice językoznawcze I* (mehr nicht erschienen), Warszawa, 1904, S. 463, enthält eine Reihe Aufsätze, die vordem anderswo erschienen sind (v. ob.).

M. Kruszewski: 1) *Ob analogii i narodnoj etimologii* P. *Φ. B.*, II, S. 199—122 + *Dopólnitel'naja zamětkka k statjě ob analogii i narodnoj etimologii* (S. 266). Der Verfasser vereinigt beide Vorgänge (Analogie und Volksetymologie) zu einem Ganzen unter dem Namen »morphologische Assimilation«.

2) *Lingvističeskija zamětki* (P. *Φ. B.*, IV, S. 32—62). Unter diesen »Sprachwissenschaftlichen Bemerkungen« handelt N 3 über morphologische Absorption (vgl. o. S. 53).

3) *K voprosu o guně. Izslědovanije v oblasti staroslavianskago vokalizma* (P. *Φ. B.*, V, S. 1—109). Der Untersuchung über »Guna« im altslavischen ist als Einleitung *Obščija zaměcanija o čeredovanijach zvukov* (S. 3—19) vorausgeschickt. Es handelt sich um sogenannte ponetische Alternationem im allgemeinen; Kruszewski hat die Theorien von Baudouin de Courtenay weitergeführt, die er aus seinen Vorlesungen kannte, indem er seine Einteilung in drei Klassen darlegt. Den Schluss der Abhandlung bilden Thesen (die ganze Abhandlung war als Magisterdissertation eingereicht), die teilweise schon bekannte Ideen enthalten; charakteristisch für Kruszewski ist der Gedanke, dass die Sprachwissenschaft zu den Naturwissenschaften gehöre u. dass es hier Naturgesetze gebe.

4) *Ueber die Lautabwechslung* (Kazan', S. 41 + 2 Tafeln). Deutsche Bearbeitung der Einleitung zu der unter N 3 zitierten Schrift.

5) *Očerki nauki o jazykě* (Kazan', 1883) und

6) deutsche Bearbeitung derselben Schrift *Prinzipien der Sprachentwicklung* (*Techmer's Zeitschrift*, I, II, III, V). Vgl. o. S. 52.

Ueber Kruszewski's Tätigkeit handelt ausführlich Baudouin de Courtenay in der Schrift unter N 12.

K. Appel: 1) *Něskolko slov o novějšem psihologičeskom napravlenii*

jazykovědníja (P. Φ. B., 1881, VI, S. 93—142, 292—302) handelt über die neueste psychologische Richtung in der Sprachwissenschaft: Uebersicht der bisherigen Entwicklung, Klassifikation der psychischen Elemente in der Sprache und ein Versuch deren Erklärung unter Heranziehung der Pathologie der Sprache. Vgl. auch kritische Besprechungen der Neuerscheinungen auf diesem Gebiete (ib. VII, S. 161—163, 314—318, S. 329—332).

2) *Někotoryje obščije voprosy jazykovědníja* (P. Φ. B., 1886, XV, S. 158—169) — *Einige allgemeine Fragen der Sprachwissenschaft*. Anfang einer grösseren Arbeit: Teil I bespricht Strickers *Studien über die Sprachvorstellungen* (Wien, 1880) und behandelt die Frage, ob unsere Wortvorstellungen akustisch (und optisch) oder motorisch sind.

3) *Psychologija mowy, rzecz z powodu Psychologii oraz filozofji mowy Dr. Wł. Oltuszewskiego* (*Przegląd Filozoficzny*, 1899, S. 14). Infolge dieser Besprechung der Schrift von Oltuszewski Ueber *Psychologie und Philosophie der Sprache* entwickelte sich eine Polemik zwischen dem Verfasser und Appel (ib. S. 127—133); vgl. auch Baudouin de Courtenay, *P. F.*, V, S. 244 fg. und weiter S. 665 und 676 (Antwort von Oltuszewski und Replik von B. de C.).

4) *O mowie dziecka* (*Encyklopedja Wychowawcza*, 1907). Ueber die Kindersprache (inform. Artikel in der *Pädagogischen Encyklopädie*).

5) *Język i społeczeństwo* (Warszawa, 1908, S. 54) — *Sprache und Gesellschaft*. Die Sprache, als Funktion des Organismus und zugleich als psychische Tatsache; über den Zusammenhang zwischen Sprachen und sozialen Verhältnissen und ihrer Abhängigkeit von denselben.

6) *O istocie zjawisk językowych* (*Wychowanie*, Warszawa, 1909, S. 40). Aus Anlass der Schrift von le Dantec *Philosophie du XX siècle* bespricht der V. die Abhängigkeit der Sprache von kulturellen und sozialen Verhältnissen, vgl. auch fig. N.

6) *O istocie zjawisk językowych* (*Sprawozdanie Tow. Nauk. Warsz.*, 1908).

7) *Język i sztuka* (ib. 1910) handelt über Sprache und Kunst.

8) *Stanowisko językoznawstwa pośród innych nauk* (*Nowe Tory*, Warszawa, 1913).

9) Die obengenannten Schriften enthalten Gedanken und Ansichten, die z. T. weiterentwickelt und ausführlicher behandelt sind in *Rozwój mowy ludzkiej i języków* — *Die Entwicklung der menschlichen Rede und der Sprachen* (in *Świat i człowiek*, III, S. 178—247, Warszawa, 1912. Vgl. weiter die Rezensionen und Besprechungen in *P. F.* (I, II, X), *Przegląd Filozoficzny* (III).

J. Rozwadowski: 1) *Semazjologija. Jej stan obecny, zasady i zadania* (*Eos*, IX und Sonderabzüge, Lwów, 1903, S. 97). — *Semasiologie. Ihr gegenwärtiger Stand, Grundsätze und Ziele*.

2) *Wortbildung und Wortbedeutung*, Heidelberg, 1904, VIII + 109.

3) *Ein quantitatives Gesetz der Sprachentwicklung* (*I. F.*, XXV, 1909, S. 38—50).

4) *Zjawisko dysautomatyzacji i tendencja energii psychicznej* (*Kwartalnik Filozoficzny*, I, 1922, S. 19—36), vgl. auch *Ruch filozoficzny*, I (1911), wo ein kurzes Referat über den Vortrag des Verfassers über dasselbe Thema

(psychische Disautomatisation) in der philosophischen Sektion des XI Kongresses der polnischen Aerzte und Naturforscher in Krakau zu lesen ist.

Anmerkung. Die unter 1—4 angeführten Schriften sind oben (S. 55 flg.) ausführlich behandelt.

5) *Współczesny stan językoznawstwa indoeuropejskiego* (*Eos*, XVI, S. 10) — *Ueber den gegenwärtigen Stand der indoeuropäischen Sprachwissenschaft* — enthält Bemerkungen auch allgemeine Fragen betreffend.

6) *Udział Polaków w językoznawstwie (Polska w kulturze powszechnej, II, str. 130—136, Kraków, 1908)*. Den Hauptinhalt dieses Aufsatzes *Ueber den Anteil der Polen an der Sprachwissenschaft* bietet eine kurze Uebersicht der Publikationen auf dem Gebiete der allgemeinen Sprachwissenschaft.

7) *Uwagi o polskich potrzebach naukowych w zakresie językoznawstwa (Nauka Polska, I, S. 345 ff.)* handelt über die Bedürfnisse der Sprachwissenschaft in Polen.

8) *O język międzynarodowy (J. P., V, S. 1 ff.)*. Ueber die »internationale« Sprache.

9) *Znaczenie nauki o języku (J. P., VIII, S. 8—18)*. Ueber die Bedeutung der Sprachwissenschaft (in praktischer sowie wissenschaftlich-theoretischer Hinsicht): »in der Sprache sind Elemente unserer Erkenntnis niedergelegt«.

10) *Semantyka a gramatyka (ib. IX, S. 79)*, vgl. o. S. 61.

11) *Les tâches de la linguistique (Bulletin de la Société de linguistique de Paris, 28, S. 105 ff.)*.

12) *O zjawiskach i rozwoju języka, I, Kraków, 1921*. Abdruck einiger von den in *J. P.* (I—V) erschienen Aufsätzen u. d. T. *Ueber die Spracherscheinungen und die Entwicklung der Sprache*.

Schliesslich verweise sich auf die einleitenden §§ der Historischen Phonetik der polnischen Sprache (in *Język Polski*, 2-te Aufl., Kraków, 1923, S. 57 ff), die Bemerkungen allgemeiner Natur enthalten.

J. Łoś: *O niektórych funkcjach mianownika i wołacza*. Resumé eines Vortrages in polnischer (*Sprawozdania Akad. Um.*, 1908) und in deutscher Sprache: *Ueber gewisse Funktionen des Nominativus und Vokativus. Bulletin de l'Académie de Sciences des Cracovie*, 1908).

2) *Stosunek zdania do innych typów morfologicznych (Rozprawy Wydz. Filolog. Ak. Um., XI, VI, S. 45—51)*. Ueber das Verhältnis des Satzes zu anderen morphologischen Typen (vgl. o. S. 63 flg.).

3) *Podział na części mowy (J. P., IV, S. 7)* — *Die Einteilung in die Redeteile*. Es wird die traditionelle Einteilung mit einigen Ergänzungen verteidigt.

4) *Z dziedziny stylistyki (J. P., S. 48 ff., 118 ff., 144 ff.)*. Aus dem Gebiete der Stilistik (vgl. weiter unten).

A. Gawroński: 1) *O pisaniu wielkich liter (J. P., IV)* handelt über das Schreiben der grossen Buchstaben.

2) *O podstawie psychologicznej zapożyczenia wyrazów obcych (J. P., VI)* — *Ueber die psychologische Grundlage der Entlehnung von Fremdwörtern*.

3) *O błędach językowych, Kraków, 1921, S. 32* — *Ueber Sprachfehler*. Zu 1—3 vgl. o. S. 66.

4) *Wartość uczuciowa deminutywów* (*Prace lingwistyczne, ofiarowane J. Baudouinowi de Courtenay*, Kraków, 1921, S. 241–256) — *Ueber den Gefühlswert der Deminutiva*. Auf reichem Material gestützte Beobachtungen, derer Schlussergebnis ist, dass die Deminutive ursprünglich einen starken Gefühlsanstrich besitzen, der später sich manchmal verwischt.

5) *Granice względności w dziedzinie języka* (*Mysl Narodowa*, 1926, N vom 15. XI handelt über die Grenzen der Relativität in der Sprache. Vgl. o. S. 66, und unter Baudouin de Courtenay N 40.

6) *La langue, sa nature et son évolution* (oben, S. 1 fg.).

St. Szober: 1) *O podstawach psychicznych zjawisk językowych*. (*Sprawozdanie Szkoły realnej im. Staszica za rok szkolny 1906/7*, Warszawa, 1907, S. 20) — *Ueber die psychischen Grundlagen der sprachlichen Erscheinungen*. Dazu Besprechung von H. Ułaszyn in *P. F.*, VII, S. 120–124.

2) *O uczuciu w języku* (*J. P.*, VI, S. 97–106). Ueber das Gefühl in der Sprache.

3) *Zjawiska stylu w stosunku do innych zjawisk językowych i stanowisko stylistyki wobec językoznawstwa* (*Prace lingwistyczne, ofiarowane J. Baudouinowi de Courtenay*, 1922, S. 162–176) — *Ueber den Stil im Verhältnis zu anderen Spracherscheinungen und dessen Verhältnis zur Grammatik*. Vgl. o. S. 69.

4) *Pogląd na świat w odbiciu faktów językowych* handelt über die Reflektse der Weltanschauung in der Sprache. (*Rocznik pedagogiczny*, 1921).

5) *O czasownikach zaimkowych* (*J. P.*, S. 101–110). Ueber fürwörtliche Verba, d. h. diejenigen Zeitwörter, die reelle Bedeutung einbüßen und der Kopula sich nähern, aus Anlass des Aufsatzes von K. Nitsch (*ib.* S. 65–69); vgl. weiter dazu den Aufsatz von W. Doroszewski (*ib.* S. 103–106) und Schlussbemerkungen von K. Nitsch (*ib.* S. 110–111).

6) *Zarys językoznawstwa ogólnego*, I (Warszawa, 1924, S. 227) — *Abriss der allgemeinen Sprachwissenschaft*. Vgl. ob. S. 67.

K. Nitsch. Vergl. oben S. 70 und unter Szober N 15.

T. Benni: *O tak zwanych częściach mowy* (*Przegląd Humanistyczny*, 1922, II–III, S. 319–333) — *Ueber die sogenannten Redeteile*. — Kritik der Ausführungen des russischen Gelehrten Ovsjanniko-Kulikowskij und Winke, wie man Kindern dies schwere Kapitel auf leichte Weise beibringen könnte.

W. Doroszewski: 1) *O fetyszyzmie językowym* (*Przegląd Warszawski*, VII, 1925, S. 26 fg.) — *Ueber den sprachlichen Fetischismus* (d. h. von der Rolle des Gefühls, das Sprachgebilden fiktive Werte verleiht).

2) *O istocie fleksji* (*J. P.*, X, S. 97) — *Ueber das Wesen der Flexion*. Vgl. die kritischen Bemerkungen von T. Kowalski (*ib.* S. 142) und des Autors Antwort (*ib.* XI, S. 56).

T. Kowalski: *Gesty, towarzyszące wzruszeniom u ludów muzułmańskich* (*Prace lingwistyczne, ofiarowane J. Baudouinowi de Courtenay*, Kraków, 1921, S. 200–208) handelt über die Gebärden, welche die Gemütsbewegungen bei den musulmanischen Völkern begleiten.

Z. Lempicki: *Zasadnicze problemy współczesnego językoznawstwa* *Eos*, 24, S. 51 fg.) — *Ueber die Grundprobleme der gegenwärtigen Sprachwissenschaft* (Vossler, Croce usw.).

W. Porzeziński: 1) *Einleitung in die Sprachwissenschaft*, Uebersetzung aus dem Russischen von E. Böhme, Leipzig, 1910, und die russische Ausgabe desselben Werkes, *Vvedenije vŭ jazykovédénije* (4-te Aufl., 1916).

2) *O tak zw. częściach mowy słów kilka* (*Przegląd humanistyczny* 1923, II, S. 139 fg.) — Ueber die sogenannten Redeteile. D. V. verteidigt den Standpunkt, dass die Redeteile nach formellen Zeichen klassifiziert werden müssen.

3–5) *Uebersichten über Neuerscheinungen der polnischen Literatur in den J. 1923, 1924, 1925* (ib. III u. IV). Aus Anlass der besprochenen Schriften ergreift d. V. das Wort gegen den »Psychologismus« in der Sprachwissenschaft.

6) *La linguistique en Pologne, passé et état actuel* (ib. III).

7) *Wartość rekonstrukcyj lingwistycznych* (*Sprawozdanie Towarzystwa Naukowego Lwowskiego*, 1923). Resumé eines Vortrages über den Wert der linguistischen Rekonstruktionen.

M. Rudnicki: *Jedna z ogólnoantropofonicznych przyczyn metatezy. Materiały i Prace komisji językowej*, Kraków, 1915, VII, S. 253 fg. Im Anschluss an eine frühere Arbeit (ib. V, S. 208 fg.) bespricht der Verfasser den allgemein in der Sprache geltenden Trieb zur Abschaffung von unbequemen Lautkonfigurationen. Dazu vgl. die Bemerkungen von Rozwadowski (ib. 266–7), welche die Schwierigkeiten des Feststellens von Ursachen in konkreten Beispielen der Metathese hervorheben.

2) *Brak granicy między t. zw. dźwiękonaśladowczością a zapożyczeniem* (*J. P.*, III, 17 fg. und 89 fg.) — Ueber das Fehlen der Grenze zwischen Lautnachahmung und Aneignung.

3) *Język a społeczeństwo* (*Poradnik językowy*, 1911) — *Sprache und Gesellschaft*.

4) *Studja psychofonetyczne, I. Asymilacja*, Kraków, 1912. *Psychophonetische Studien. I. Assimilation*.

Fragen, welche die Stilistik betreffen, sind folgende neuere Arbeiten gewidmet:

1) St. Wędkiewicz: *O tak swanej stylistyce*. — Bericht über den Vortrag vom St. Wędkiewicz und der Diskussion darüber (*J. P.*, VII, S. 45 fg.), worüber bereits ob. S. 70 gehandelt wird. Wędkiewicz hat bereits früher seine Ansichten über Stilistik in der Schrift zusammengefasst, die u. d. T. *O stylu i stylistyce* in dem *Jahresbericht des Real-Gymnasiums zu Krakau für das J. 1913–1914* erschienen ist (*Sprawozdanie Gimn. realnego za r. 1913–1914*).

2) H. Gaertner: a) *O zadaniach stylistyki* (*Prace komisji językowej Ak. Um.*, N 10, Kraków, 1922); b) *Stylistyka jako metoda indywidualizująca w badaniach językowych* (*P. F.*, X, 1924); c) *Z metodologii stylistyki językowej* (*J. P.*, IX, S. 65–73). Vgl. noch d) *O szyku przymiotników*, 1924, S. 48, über die Stellung der Beiwörter, vgl. dazu den Aufsatz von K. Nitsch (*Poradnik Językowy*, I), Łoś (*J. P.*, II, S. 58) und Rozwadowski (ib. S. 178).

Ueber Volksetymologie hat man in Polen ziemlich viel geschrieben und ein ansehnliches Material zusammengestellt. Es fehlt auch nicht an theoretisch-methodologischen Ausführungen; vgl. ausser den oben zitierten

Schriften von Baudouin und Kruszewski noch: L. Malinowski: *Zur Volks-etymologie* (*Beitr. z. vgl. Sprachf.* 1869, VI, S. 300—305); *Studja nad etymologją ludową* (*P. F.*, I, S. 134—158, 269—397, II, 240 fg., 452 fg.); J. Karłowicz: *Słownik ludowy* (*Dwutygodnik naukowy*, Kraków, 1878).

Vom philosophischem Standpunkt (in weiterem Sinne) behandeln gewisse Fragen der allgemeinen Sprachwissenschaft auch Philosophen vom Fach; vgl. W. Rubczyński — über die Schriften von Łoś und Rozwadowski (vgl. ob.) in *Przegląd Filozoficzny*, 1911, S. 466—476; M. Niedźwiecka-Ossowska — Kritik von Szobers *Zarys językoznawstwa ogólnego* (*ib.* 1925, III—IV) mit der Replik von Szober (*ib.*) und meine Stellung zur Polemik (*Przegląd Humanistyczny*, IV). Von Interesse für allgemeine Sprachwissenschaft ist auch der Aufsatz von St. Ossowski *Analiza pojęcia znaku* (*Przegląd Filozoficzny*, XXIX, 1926) — *Analyse des Begriffs Zeichen*.

Ich verweise noch auf zahlreiche Rezensionen und Besprechungen ausser den obengenannten von A. A. Kryński, M. Z. Kryński, Ułaszyn u. a. in *P. F.*, *J. P.*, ebenfalls vgl. mehrere Aufsätze von A. A. Kryński in *Poradnik Językowy*, welche Beiträge zur Frage über die Analogiewirkungen auf syntaktischem Gebiet bringen.

Wiktor Porzeziński.

Sprawy Towarzystwa.

I.

Statut Polskiego Towarzystwa Językoznawczego,
przyjęty do wiadomości przez Województwo w Krakowie pismem z 16 lu-
tego 1925, nr. 1898/I/pr.

N a z w a.

§ 1. Towarzystwo nosi nazwę: Polskie Towarzystwo Ję-
zykoznawcze.

S i e d z i b a.

§ 2. Siedzibą Towarzystwa w znaczeniu prawnem jest
Kraków.

C e l.

§ 3. Celem Towarzystwa jest przyczyniać się do rozwoju
wiedzy językoznawczej.

§ 4. Do osiągnięcia swego celu zmierza Tow. przez:

- a) podejmowanie i popieranie wydawnictw naukowych,
nakładem własnym w całości lub częściowo, albo też nakładem
obcym a pod swoją odpowiedzialnością za stronę naukową,
- b) podejmowanie i popieranie badań językoznawczych,
- c) ułatwianie i podtrzymywanie stosunków i łączności wśród
swych członków, jakoteż ich stosunków z zagranicą,
- d) urządzanie zjazdów, posiedzeń i odczytów naukowych.

C z ł o n k o w i e.

§ 5. Członkiem Towarzystwa może być osoba pełnoletnia
sprzyjająca celom Tow. Zgłoszenia nadsyłać należy na ręce se-
kretarza. Przyjęcia dokonywa Zarząd na wniosek pisemny, uza-
sadniony, podpisany co najmniej przez dwóch członków Tow.
Głosowanie jest tajne; do przyjęcia wymagana bezwzględna

większość głosów całego Zarządu, w razie równości rozstrzyga przewodniczący.

§ 6. Członkowie są: a) zwyczajni, b) wspierający, c) honorowi, d) zagraniczni, e) dożywotni.

ad a) Zwyczajnym jest każdy członek przyjęty przez Zarząd (§ 5), o ile uiszcza wkładkę roczną w wysokości obowiązującej.

ad b) Członek wspierający różni się od zwyczajnego tem, że płaci wkładkę roczną wyższą co najmniej dwa razy.

ad c) Członkiem honorowym jest osoba wybitnie zastrżona wobec Towarzystwa lub jego celów, wybrana przez Walne Zgromadzenie na wniosek Zarządu jak w § 5. Wniosek powinien być podany do wiadomości członków Zarządu przynajmniej na dwa tygodnie przed głosowaniem i zapowiedziany, bez podania nazwiska, w ogłoszeniu zwołującym Walne Zgromadzenie. Członek honorowy nie jest obowiązany do płacenia wkładki.

ad d) Członek zagraniczny różni się od krajowych brakiem prawa wyboru (§ 7) i głosowania.

ad e) Członkiem dożywotnim jest honorowy zawsze, a inni wtedy, jeżeli uiszczą jednorazową wkładkę co najmniej dwudziestopięciokrotnie wyższą niż obowiązująca w danym roku.

Prawa członków.

§ 7. Członkowie Towarzystwa mają prawo:

a) otrzymywać wydawnictwa Towarzystwa bez osobnej dopłaty albo po niższej cenie, zależnie od postanowień Zarządu,
b) brać udział w urządzanych przez Tow. zjazdach, posiedzeniach i odczytach,

c) brać udział w obradach Zgromadzenia Walnego, przy czem członkowie krajowi mają prawo czynnego i biernego wyboru do Zarządu oraz do komisji rewizyjnej i prawo głosowania,

d) występować do Zarządu z wszelką inicjatywą.

Zgromadzenie Walne.

§ 8 Najwyższą władzą Towarzystwa jest Zgromadzenie Walne jego członków, które może być zwyczajne lub nadzwyczajne.

§ 9. Zgromadzenie Walne zwyczajne obraduje raz do roku na wiosnę, w związku ze zjazdem naukowym, w miejscowości wyznaczonej przez Zarząd i podanej do wiadomości członków pisemnie lub przez dzienniki, co najmniej na 1/2 miesiąca wcześniej.

§ 10. Zgromadzenie Walne zwyczajne:

a) omawia sprawozdanie Zarządu za ostatni rok administracyjny,

b) głasuje nad wnioskiem komisji rewizyjnej o udzieleniu Zarządowi absolutorjum za jego działalność w ciągu ostatniego roku (większość zwykła),

c) wybiera członków Zarządu w ilości przepisanej (§ 12) zwykłą większością,

d) wybiera trzech członków komisji rewizyjnej na przeciąg dwu lat zwykłą większością,

e) obraduje nad wnioskami Zarządu, przyczem do zmiany statutu trzeba $\frac{2}{3}$ głosów.

Do ważności uchwał potrzebna jest obecność $\frac{1}{4}$ członków Towarzystwa; w drugim terminie Walne Zgromadzenie jest ważne bez względu na komplet.

§ 11. Zgromadzenie Walne nadzwyczajne zwołuje w razie potrzeby Zarząd, wyznaczając miejscowość i zawiadamiając członków jak w § 9. Zarząd obowiązany jest zwołać Zgromadzenie Walne nadzwyczajne na wniosek pisemny, szczegółowy, podpisany co najmniej przez $\frac{1}{5}$ członków Towarzystwa. Zgromadzenie takie winno być zwołane do dwóch miesięcy od wpłynięcia wniosku, nie licząc jednak letnich wakacyj, a członkowie powiadomieni o $\frac{1}{2}$ miesiąca naprzód.

Zarząd.

§ 12. Zarząd Towarzystwa składa się z 9-u członków, w tem przewodniczący, jego zastępca, sekretarz i skarbnik. Zarząd konstituuje się sam z pośród swoich członków, wybranych przez Walne Zgromadzenie. Członków Zarządu wybiera się na trzy lata, ale co roku ustępuje trzech, wyznaczonych losem na ostatnim posiedzeniu administracyjnym Zarządu przed Walnym Zgromadzeniem zwyczajnym. Pierwsze losowanie odbędzie się w rok po pierwszym Walnym Zgromadzeniu zwyczajnym z pośród wszystkich 9-u członków, następne odbędzie się we dwa lata z pośród sześciu dawniejszych członków. W razie nieotrzymania absolutorjum ustępuje cały Zarząd. Członek ustępujący nie może być ponownie wybrany na najbliższy rok. Pierwszy Zarząd tymczasowy wybierają założyciele, podpisani na prośbie do władz państwowych o zatwierdzenie statutu. Zarząd tym-

czasowy winien zwołać pierwsze Walne Zgromadzenie w pierwszym terminie wiosennym od przyjęcia statutu do zatwierdzającej wiadomości. Członkowie jego mogą być ponownie wybrani.

§ 13. Członkowie Zarządu mogą zamieszkiwać stale poza siedzibą Towarzystwa. W razie potrzeby Zarząd wyznacza delegata w siedzibie Towarzystwa.

§ 14. Zarząd Towarzystwa kieruje jego działalnością, wynikającą z § 4, przyjmuje członków w myśl §§ 5 i 6; zarządza majątkiem Towarzystwa (§ 17); rozstrzyga spory wśród członków Towarzystwa, wynikłe na tle ich czynności w obrębie Tow. (zob. jednak § 15). Posiedzenia administracyjne Zarządu odbywają się przynajmniej raz na trzy miesiące, prócz wakacyj, w miejscu wyznaczonym przez przewodniczącego; członków Zarządu należy zawiadomić do tygodnia przed posiedzeniem. Zarząd może poruczyć członkom swoim lub członkom Towarzystwa (odpowiedzialnym wówczas przed Zarządem) prowadzenie wydawnictw stałych lub doraźnych, oraz wszelkie inne prace, wynikające z § 4. Zarząd może mianować delegatów Towarzystwa z pośród członków krajowych lub zagranicznych, oraz powoływać do bytu koła miejscowe, jednych i drugie odpowiedzialnych za swą działalność przed Zarządem, bez prawa odwoływania się do Walnego Zgromadzenia, przed którym są reprezentowani przez Zarząd. Do ważności uchwał Zarządu jest potrzebny komplet przynajmniej 5, zwykła większość głosów. Regulamin swych posiedzeń administracyjnych układa i uchwała sam Zarząd; do zmiany jego trzeba $\frac{2}{3}$ głosów.

Sprawy bieżące załatwia prezydjum Zarządu.

Spory.

§ 15. Spory wśród członków Towarzystwa, wynikłe na tle działalności Towarzystwa, rozstrzyga Zarząd. Jeżeli jednak choćby jedną ze stron jest członek Zarządu, wtedy obie strony wybierają po dwu arbitrów, a ci razem superarbitra. Spory między członkami a całym Zarządem rozstrzyga Walne Zgromadzenie.

Przedstawicielstwo na zewnątrz.

§ 16. Przedstawicielami Towarzystwa na zewnątrz są: przewodniczący, lub w danym razie zastępca, i sekretarz, którzy też podpisują wszelkie pisma i obwieszczenia, pochodzące od Towarzystwa.

Majątek.

§ 17. Majątek Towarzystwa składa się:

- a) z wkładek członkowskich, przyczem wkładki członków dożywotnich tworzą kapitał żelazny, wszelkie zaś inne mogą być w całości wydane na potrzeby bieżące,
- b) z dochodów, z wydawnictw i odczytów,
- c) z datków dobrowolnych na cele ogólne Towarzystwa, albo na pewien cel określony,
- d) z zasiłków publicznych,
- e) z zapisów, legatów, fundacyj.

Rozwiązanie.

§ 18. W razie rozwiązania Towarzystwa majątek jego:

- a) przechodzi na Polską Akademię Umiejętności z tem, żeby go zużyła na cele, którym Towarzystwo służyło (§§ 3, 4),
- b) w razie nieistnienia Akademii zostanie oddany w depozyt sądowi w miejscu siedziby Towarzystwa z tem, żeby go przekazał towarzystwu o celach identycznych (§§ 3, 4) i prowadzonemu przez Polaków.

§ 19. Rozwiązać Towarzystwo można tylko na Zgromadzeniu Walnem, na zgóry zapowiedziany wniosek Zarządu lub 9-u członków, większością $\frac{3}{4}$ głosów, w obecności co najmniej połowy członków Towarzystwa. W razie niemożności dojścia do skutku takiego Walnego Zgromadzenia może się to stać za piśmienną zgodą $\frac{2}{3}$ członków Towarzystwa.

II.

Sprawozdanie z I walnego zebrania członków P. T. J.

Walne zebranie organizacyjne Polskiego Towarzystwa Językoznawczego odbyło się we Lwowie 31 maja 1925 r. W obradach brało udział 23 osób z różnych stron Polski.

Zebranie otworzył prof. T. Lehr-Splawiński i, powitawszy gości w imieniu sfer naukowych Lwowa, zaproponował powołanie na honorowego prezesa zebrania prof. J. Baudouina de Courtenay, na czynnego przewodniczącego prof. J. Rozwadowskiego, na sekretarza zaś prof. J. Janowa. Propozycję tę przyjęto jednomyślnie.

Prof. Rozwadowski, obejmując przewodnictwo, skreślił pokrótce historję zabiegów około zorganizowania Towarzystwa na tle stosunków, jakie zapanowały w pierwszych latach po odrodzeniu Rzeczypospolitej.

Do Zarządu Towarzystwa wybrani zostali: T. Kowalski, J. Łoś, J. Rozwadowski i S. Wędkiewicz z Krakowa, T. Lehr-Spławiński ze Lwowa, A. Kleczkowski i M. Rudnicki z Poznania, W. Porzeziński i S. Szober z Warszawy. Do komisji rewizyjnej wybrani zostali: P. Jaworek, Z. Klemensiewicz i K. Nitsch, wszyscy z Krakowa.

Wysokość składki członkowskiej ustalono na 24 zł. rocznie.

Postanowiono wydawać Biuletyn Towarzystwa, mający się zajmować przede wszystkim ogólnymi zagadnieniami językoznawstwa. Wybór komitetu redakcyjnego przekazano Zarządowi Towarzystwa (który na pierwszym swem posiedzeniu zaprosił do pracy redakcyjnej K. Nitscha, W. Porzezińskiego, J. Rozwadowskiego i S. Wędkiewicza).

W sprawie zjazdów Towarzystwa uchwalono, aby główne problematy, które mają być poruszone na następnym zjeździe, ustalać na 3—4 miesiące przed terminem zjazdu. Jako główny temat dyskusji na następnym zjeździe, zgodnie z propozycją przewodniczącego, przyjęto zagadnienia, związane z t. zw. idealizmem i pozytywizmem w językoznawstwie.

Na tem zakończono część administracyjną i przystąpiono do naukowej.

Prof. Rozwadowski informował o przebiegu obrad, które się odbyły na międzynarodowym zjeździe w Kopenhadze w sprawie ustalenia wszechświatowej transkrypcji fonetycznej.

Prof. Porzeziński wygłosił referat p. t. »Locativus singularis w języku litewskim«. Prelegent przedstawił różne próby wyjaśnienia formy loc. sg. w języku litewskim i na podstawie niedokładności w ich tłumaczeniach wykazał, że błędy te wynikły z niedość gruntownego wgłębiania się w procesy rozwoju odrębnych dialektów litewskich. Prelegent wyciągnął stąd wniosek, że każdy lingwista powinien posiadać przynajmniej w zakresie jednej grupy językowej dokładne wykształcenie dialektologiczne.

Nad obu referatami wywiązała się ożywiona dyskusja.

III.

Członkowie Towarzystwa w r. 1926.

Appel Karol, Warszawa.	Łoś Jan, Kraków.
Baudouin de Courtenay Jan, Warszawa.	Maślak Tomasz, Biała Podlaska.
Benni Tytus, Warszawa.	Moszyński Kazimierz, Kraków.
Birkenmajer Józef, Warszawa.	Nitsch Kazimierz, Kraków.
Bruchnalski Wilhelm, Lwów.	Obrębska Antonina, Kraków.
Chomiński Olgierd, Wilno.	Oesterreicher Henryk, Kraków.
Dollmayr Wiktor, Lwów.	Otrębski Jan, Wilno.
Doroszewski Witold, Warszawa.	Papaj Jan, Leśna Podlaska.
Dyboski Roman, Kraków.	Passendorfer Artur, Lwów.
Gaertner Henryk, Lwów.	Paulisz Zygmunt, Kalisz.
† Gawroński Andrzej, Lwów.	Piekarski Kazimierz, Kraków.
Glixelli Stefan, Wilno.	Porzeziński Wiktor, Warszawa.
Gubrynowicz Bronisław, War- szawa.	Rozwadowski Jan, Kraków.
Handel Jakób, Lwów.	Rudnicki Mikołaj, Poznań.
Janów Jan, Lwów.	Rytarowska Marja, Lwów.
Jaworek Piotr, Kraków.	Schultheiss Tassilo, Poznań.
Kleczkowski Adam, Poznań.	Słoński Stanisław, Warszawa.
Klemensiewicz Zenon, Kraków.	Słuszkiewicz Eugenjusz, Lwów.
Klich Edward, Poznań.	Stein Ignacy, Poznań.
Kotwicz Władysław, Lwów.	Suchý Kamil, Kraków.
Kowalski Tadeusz, Kraków.	Szober Stanisław, Warszawa.
Krokiewicz Adam, Warszawa.	Śmieszek Antoni, Poznań.
Kryński Adam, Warszawa.	Taszycki Witold, Kraków.
Kuryłowicz Jerzy, Lwów.	Tomaszewski Adam, Poznań.
Lehr-Spławiński Tadeusz, Lwów.	Ułaszyn Henryk, Poznań.
Łempicki Zygmunt, Warszawa.	Wędkiewicz Stanisław, Kraków.
	Ziłyński Jan, Kraków.

Spis rzeczy. — Table des matières :

	Page
Andrzej Gawroński: La langue, sa nature et son évolution . . .	3
Jerzy Kuryłowicz: Andrzej Gawroński (1885—1927)	37
Wiktor Porzeziński: Die allgemeine Sprachwissenschaft in Polen seit 1868	47
Sprawy Towarzystwa:	
I. Statut Polskiego Towarzystwa Językoznawczego	80
II. Sprawozdanie z I walnego zebrania członków P. T. J.	84
III. Członkowie Towarzystwa w r. 1926	86

WIEDZA POWSZECHNA

Istniejemy już 60 lat

- słowniki obcojęzyczne i książki do nauki języków obcych
angielski • arabski • chorwacki • czeski • duński • fiński • francuski • grecki
hebrajski • hiszpański • indonezyjski • islandzki • japoński • litewski • łotewski
mongolski • niderlandzki • niemiecki • norweski • portugalski • rosyjski • rumuński
serbski • słoweński • szwedzki • turecki • ukraiński • węgierski • włoski
- słowniki i poradniki języka polskiego
- książki do nauki języka polskiego dla cudzoziemców
- encyklopedie i leksykony z różnych dziedzin wiedzy
- książki popularnonaukowe

Zapraszamy do naszej księgarni internetowej

www.wiedza.pl

Państwowe Wydawnictwo WIEDZA POWSZECHNA

ul. Jasna 26, 00-054 Warszawa

e-mail: info@wiedza.pl

Niniejszy reprint został sporządzony dla uczczenia 80. rocznicy założenia Polskiego Towarzystwa Językoznawczego, w nakładzie 100 egzemplarzy przeznaczonych dla uczestników LXIII Zjazdu Naukowego PTJ, odbywającego się w dniach 16-17 września 2005 r. w Warszawie na Uniwersytecie Warszawskim.

Druk reprintu wykonało wydawnictwo *Wiedza Powszechna* dzięki uprzejmości Dyrektora Teresy Korsak. Pomysłodawcą przedsięwzięcia był Janusz S. Bień. Oryginał, który na zlecenie wydawnictwa wskanował Aleksander Barnaś, udostępniła Biblioteka im. Jana Baudouina de Courtenay Instytutu Języka Polskiego UW.

Elektroniczna wersja reprintu w formacie DjVu jest dostępna w Internecie, aktualnie na serwerze Wydziału Matematyki, Informatyki i Mechaniki UW jako jeden z elementów witryny *Komputery i polszczyzna* stworzonej przez pracowników i współpracowników Instytutu Informatyki UW:
<http://www.mimuw.edu.pl/polszczyzna/>.